

GEORGE GORDON BYRON

ŒUVRES COMPLÈTES DE
LORD BYRON, TOME 7

Джордж Байрон

**Œuvres complètes de
lord Byron, Tome 7**

«Public Domain»

Байрон Д. Г.

Œuvres complètes de lord Byron, Tome 7 / Д. Г. Байрон — «Public Domain»,

Содержание

SARDANAPALE.	5
PRÉFACE	5
AVERTISSEMENT	6
Personnages	7
ACTE PREMIER	8
ACTE II	36
ACTE III	67
ACTE IV	89
Конец ознакомительного фрагмента.	90

George Gordon Byron
Œuvres complètes de lord Byron,
Tome 7 comprenant ses mémoires
publiées par Thomas Moore

SARDANAPALE.
TRAGÉDIE HISTORIQUE

PRÉFACE

En publiant les tragédies de *Sardanapale* et des *Deux Foscari*, il me suffit de répéter qu'elles n'ont pas été composées dans la moindre vue de jamais les livrer au théâtre.

Les comédiens ayant une première fois essayé la représentation d'une de mes pièces, l'opinion publique s'est déjà prononcée dans cette circonstance.

Quant à mes intentions particulières, comme il paraît qu'on ne veut en tenir aucun compte, je n'en dirai rien.

Le lecteur, en consultant les notes, trouvera les fondemens historiques des ouvrages que je lui présente.

L'auteur a, dans l'un d'eux, tenté de garder, et, dans l'autre, de violer aussi légèrement que possible la règle des unités; persuadé qu'en les méprisant tout-à-fait, on peut bien se montrer grand poète, mais jamais véritable auteur dramatique. Il sait combien cette déclaration semblera impopulaire dans la littérature anglaise actuelle; mais ce n'est pas de sa part un système, mais une simple opinion qui, naguère encore, était un principe littéraire généralement reconnu dans le monde, et qui l'est encore dans les contrées les plus civilisées: au reste, *nous avons changé tout cela*¹, et nous recueillons les fruits de ce changement. L'auteur est loin de croire que rien de ce qu'il essaiera puisse jamais approcher les chefs-d'œuvre de ses classiques, ou même irréguliers prédécesseurs: seulement, il expose les raisons qui lui font préférer la plus régulière structure, malgré sa faiblesse, au complet abandon de toutes les règles. Lorsqu'il est en défaut, il faut en accuser l'architecte, non pas l'art.

¹ En français.

AVERTISSEMENT

Mon intention, dans cette tragédie, a été de suivre le récit de Diodore de Sicile, en le ramenant toutefois à cette régularité dramatique qui me semblait le mieux favoriser l'observation des unités. Au lieu donc de la longue guerre dont parle l'histoire, j'ai supposé que la révolte éclatait et se terminait en un jour, par le moyen d'une conspiration subite.

Personnages

HOMMES

SARDANAPALE, roi de Ninive et d'Assyrie, etc.

ARBACES, Mède aspirant au trône.

BELÈSES, Chaldéen et devin.

SALEMÈNES, beau-frère du roi.

ALTADA, officier assyrien du palais.

PANIA.

ZAMES.

SFÉRO.

BALÉA

FEMMES

ZARINA, reine.

MIRRHA, esclave ionienne, et favorite de Sardanapale.

Femmes composant le harem de Sardanapale.

Gardes, Suivans, Prêtres, Chaldéens, Mèdes, etc.

La scène est une salle du palais du roi à Ninive

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SALEMÈNES, seul

Il a outragé la reine, mais il est encore son époux; il a outragé ma sœur, mais il est encore mon frère; il a outragé son peuple, mais il en est le roi, et je lui dois mon amitié aussi bien que ma soumission: non, il ne mourra pas ainsi. Je ne verrai pas le sang de Nemrode et de Sémiramis disparaître de la terre, et treize cents années de commandement finir comme un conte de berger; il faut le relever. Il y a dans son ame efféminée un insouciant courage que la corruption n'a pas entièrement étouffé; une secrète énergie que le tems a pu réprimer, mais non pas détruire: – il est plongé, mais non pas noyé dans l'abîme des voluptés. Villageois, il se fût montré capable de conquérir un empire; né sur le-trône, il ne le transmettra pas: ses fils n'hériteront que d'un nom peu glorieux. – Cependant, tout n'est pas perdu; il peut encore secouer son indolence et sa honte, et se montrer tel qu'il doit être, sans plus d'effort qu'il n'en met à se montrer tel qu'il ne le devrait pas. Serait-il, en effet, moins *difficile* de commander aux nations que de traîner une vie fainéante? de conduire une armée, que de diriger un harem? Il s'épuise en de fades plaisirs; il abrutit son ame; il éteint sa généreuse vigueur au milieu de soins qui ne donnent pas la santé, comme la chasse; ou la gloire, comme la guerre. – Il faut le rappeler à lui-même; mais, hélas! (On entend de l'intérieur des appartemens une musique suave.) le tonnerre seul pourrait le réveiller. Écoutez! c'est le luth, c'est la lyre, c'est le tambourin; les accords lascifs de langoureux instrumens, les molles voix des femmes et de ces êtres qui sont moins que des femmes se font entendre comme l'écho de ses plaisirs; et cependant le grand roi de toute la terre connue incline sa tête couronnée de roses, et son diadème négligemment attaché semble devoir être la conquête de la première main généreuse qui osera le lui ravir. Ils viennent! Déjà se répandent jusqu'à moi les parfums de sa suite voluptueuse. Je distingue les étincelles des pierres précieuses des jeunes filles, dont il a fait ses confidentes et son conseil: elles s'avancent dans la galerie, parmi les flots de ces femmes, revêtues du même costume, et non moins femmes qu'elles-mêmes. Voici venir le petit-fils de Sémiramis, la reine-homme! Faut-il l'attendre? Oui, l'affronter même; lui répéter ce que tous les gens de bien se disent quand ils parlent de lui et de sa cour. Les voilà les esclaves que conduit un monarque serviteur de ses esclaves.

SCÈNE II

Entre SARDANAPALE. Son costume est efféminé, sa tête couronnée de fleurs, et sa robe négligemment flottante. Une suite de femmes et de jeunes esclaves le suivent

SARDANAPALE, à quelques gens de sa suite

Que le pavillon soit tendu sur l'Euphrate, qu'il soit illuminé et disposé pour un banquet particulier; à minuit, nous y souperons: songez à ce que rien ne manque, et faites préparer les galères qui doivent nous y conduire. Une brise rafraîchissante ride la large surface des flots: nous

ne tarderons pas à nous embarquer. Vous, qui daignez partager les doux momens de Sardanapale, nymphes charmantes, nous nous retrouverons à cette heure plus douce encore, et alors, réunis comme les étoiles suspendues sur nos têtes, nous formerons un empire aussi brillant que le leur. Mais en attendant, que chacune reste maîtresse de son tems; pour toi, Mirrha, ma chère Ionienne, choisis: veux-tu demeurer avec elles ou avec moi?

MIRRHA

Seigneur-

SARDANAPALE

Seigneur! Pourquoi donc, ma chère ame, cette froide réponse? Hélas! c'est le malheur des rois de l'entendre souvent. Dispose de tes instans comme tu disposes des miens. Dis-moi, veux-tu accompagner notre société, ou, loin d'elle, continuer à charmer ici mes heures?

MIRRHA

Le choix du roi est le mien.

SARDANAPALE

Ne parle pas ainsi, je te prie: ma joie la plus chère est de servir chacun de tes vœux. Je n'ose même exprimer mes propres désirs, dans la crainte de contrarier les tiens; car tu te montres toujours trop empressée à sacrifier tes pensées devant celles des autres.

MIRRHA

Je voudrais donc rester: je n'ai de bonheur qu'en contemplant le tien; cependant-

SARDANAPALE

Cependant? Qu'est-ce *cependant*? Tes vœux chéris seront toujours la seule barrière qui pourra s'élever entre toi et moi.

MIRRHA

Je songe que l'heure présente est ordinairement celle du conseil; mieux vaudrait donc me retirer.

SALEMÈNES, s'avançant

L'esclave ionienne dit bien; qu'elle se retire.

SARDANAPALE

Qui parle ainsi? Quoi! vous ici, mon frère?

SALEMÈNES

Le frère de la *reine*, ô roi, et votre plus fidèle vassal.

SARDANAPALE, à sa suite

Comme je l'ai dit, que tout le monde dispose de ses heures, jusqu'à celle de minuit, où nous sollicitons de nouveau votre présence. (La cour se retire.) (A Mirrha, qui s'éloigne.) Mirrha! *toi*, je croyais que tu restais?

MIRRHA

Grand roi, tu ne l'as pas dit.

SARDANAPALE

Mais tu m'y semblais disposée; j'ai vu dans l'expression de tes regards ioniques le désir de ne pas me quitter.

MIRRHA

Sire, votre-

SALEMÈNES

Le frère de sa reine, courtisane d'Ionie! Oses-tu bien *me* nommer et ne pas rougir?

SARDANAPALE

Sans rougir? Tes yeux sont aussi mauvais que ton cœur! Tu colores ses joues charmantes, comme sur le Caucase la teinte mourante du jour, quand le soleil couchant nuance d'un rose plus sombre la blancheur de la neige; oui, tu lui reproches une insensibilité, un aveuglement qui t'appartiennent seuls. Quoi! des larmes, ma Mirrha!

SALEMÈNES

Qu'elles coulent; elle pleure pour bien d'autres, et elle est elle-même la cause de pleurs plus amers.

SARDANAPALE

Maudit celui qui fait ainsi couler les siennes!

SALEMÈNES

Oh! ne te maudis pas toi-même: – des millions d'hommes le font déjà bien assez.

SARDANAPALE

Tu oublies qui tu es; ne me fais pas souvenir que je suis roi.

SALEMÈNES

Plût à Dieu que tu le fusses!

MIRRHA

Oh! mon roi! je t'en prie; et toi, prince aussi, permettez que je me retire.

SARDANAPALE

Puisqu'il le faut, et que cet homme brutal n'a pas craint d'insulter ta belle ame, j'y consens; mais souviens-toi que nous devons bientôt nous réunir: j'aimerais mieux perdre un empire que ta présence.

(Mirrha sort.)

SALEMÈNES

Il se peut que tu les perdes tous les deux, et tous deux pour toujours!

SARDANAPALE

Mon frère, puisque je supporte un pareil langage, je puis du moins commander à moi-même; cependant, ne me force pas à sortir de mon naturel.

SALEMÈNES

Et c'est justement à ce naturel facile, et même trop faible, que je voudrais t'arracher. Oh! que ne puis-je te réveiller, quand même tu devrais m'en punir.

SARDANAPALE

Par le dieu Baal! cet homme voudrait faire de moi un tyran.

SALEMÈNES

Mais tu l'es déjà! Crois-tu qu'il n'y ait d'autre tyrannie que celle du carnage et des haines? celle du vice, les excès et les débordemens du libertinage, l'indolence, l'apathie, les suites d'une molle oisiveté enfantent des milliers de tyrans dont la cruauté surpasse les actes les plus odieux d'un despote énergique, quelles que soient l'impétuosité et la violence de son caractère. Le triste et scandaleux exemple de tes débordemens corrompt les nations ainsi qu'il les oppresse; du même coup, il sappe et ta puissance immédiate et celle de tes officiers les plus éloignés. Aussi, que l'étranger envahisse nos frontières, ou qu'un séditieux appelle à la guerre civile, l'un ou l'autre nous seront également fatals. Le premier ne trouvera plus dans tes sujets un courage capable de le repousser, et le second rencontrera moins des vainqueurs que des complices.

SARDANAPALE

Et qui te rend aujourd'hui le porte-voix du peuple?

SALEMÈNES

L'oubli de ta conduite avec la reine, et les chagrins de ma sœur; l'affection naturelle que je conserve pour mes jeunes neveux; ma loyauté envers le roi, loyauté que des paroles ne suffiront plus bientôt pour lui prouver; mon respect pour la race de Nemrode, et, de plus, un autre sentiment que tu ne connais pas.

SARDANAPALE

Qu'est-ce que cela?

SALEMÈNES

Un mot qui t'est inconnu.

SARDANAPALE

Prononce-le, cependant: j'ai toujours aimé à apprendre.

SALEMÈNES

La vertu.

SARDANAPALE

Je ne connais pas ce mot! Il n'en est pas un qui plus souvent sonne dans mes oreilles-plus retentissant que le bruit de la multitude ou l'éclatante trompette; ta sœur ne m'a jamais fait entendre autre chose.

SALEMÈNES

Pour changer ce pénible sujet, écoute un peu parler le vice.

SARDANAPALE

Qui écouter?

SALEMÈNES

Les vents eux-mêmes, si tu étais un peu sensible aux échos de la voix des peuples.

SARDANAPALE

Allons, je suis indulgent comme tu vois, et patient comme tu l'as maintes fois éprouvé. – Parle donc; qui te pousse à agir ainsi?

SALEMÈNES

Les dangers que tu cours.

SARDANAPALE

Explique-toi.

SALEMÈNES

Eh bien donc, toutes les nations, car elles sont nombreuses, dont ton père t'a transmis l'héritage, sont transportées de fureur contre toi.

SARDANAPALE

Contre *moi*! Et que veulent les esclaves?

SALEMÈNES

Un roi.

SARDANAPALE

Et que suis-je donc, moi?

SALEMÈNES

A leurs yeux, rien; mais aux miens un homme qui pourrait encore être quelque chose.

SARDANAPALE

Insolente valetaille! Et que désirent-ils donc? N'ont-ils pas paix et abondance?

SALEMÈNES

De la première, ils en jouissent aux dépens de leur gloire; de la seconde, bien moins que le roi ne l'imagine.

SARDANAPALE

Alors, à qui la faute, si ce n'est aux satrapes infidèles qui n'y pourvoient mieux?

SALEMÈNES

Mais certes, on peut en accuser aussi le monarque dont les regards ne s'étendent jamais au-delà des murs de son palais, ou, s'il le fait, qui ne voit pas au-delà de quelques palais élevés sur les montagnes, jusqu'à ce que les chaleurs de l'été aient disparu. O glorieux Baal! toi qui édifias ce vaste empire, et fus mis au rang des dieux, ou du moins dont la gloire, à travers les siècles, égalera celle d'un dieu, pensais-tu que ton descendant présomptif ne regarderait jamais en roi les royaumes que tu lui conquis en héros, et que tu obtins au prix de ton sang, de tes sueurs et de continuels dangers? Et pourquoi? pour procurer les impôts nécessaires aux frais d'un festin, ou des concussions multipliées au profit d'un infâme favori.

SARDANAPALE

Je te comprends. Tu voudrais me faire marcher en conquérant. Par tous les astres que consultent les Chaldéens, ces turbulens esclaves mériteraient que je les punisse en cédant à leurs vœux, et que je les conduisise à la gloire.

SALEMÈNES

Pourquoi non? Sémiramis n'était qu'une femme, elle conduisit nos Assyriens aux bornes du soleil, aux rivages du Gange.

SARDANAPALE

Cela est très-vrai. Et comment en revint-elle?

SALEMÈNES

Comment? en *homme*, – en héros; malheureuse, mais non vaincue; et vingt gardes lui suffirent pour protéger sa retraite jusqu'en Bactriane.

SARDANAPALE

Et combien de guerriers abandonna-t-elle derrière elle, dans les Indes, aux vautours?

SALEMÈNES

Nos annales n'en disent rien.

SARDANAPALE

Je le dirai donc pour elles. – Elle eût mieux fait de rester dans son palais, occupée à tisser quelque vingt robes, que de regagner la Bactriane avec une vingtaine de gardes, laissant des millions de sujets fidèles à la rage des corbeaux, des loups et des hommes, les plus féroces des trois. Est-ce là de la gloire? Je préfère mille fois mon ignominie.

SALEMÈNES

Tous les esprits belliqueux n'ont pas la même destinée. Sémiramis, cette mère glorieuse d'une centaine de rois, échoua sans doute dans les Indes; mais elle ajouta la Perse, la Médie, la Bactriane au royaume qu'elle gouvernait autrefois, et que tu *pourrais* aujourd'hui gouverner.

SARDANAPALE

Dis plutôt qu'elle ne sut que les conquérir, et que moi je les gouverne.

SALEMÈNES

Avant peu, ils auront peut-être besoin de son épée plutôt que de ton sceptre.

SARDANAPALE

Il y eut un certain Bacchus, n'est-ce pas cela? J'ai ouï mes filles grecques en dire quelque chose. – C'était, suivant elles, un dieu, c'est-à-dire un dieu de la Grèce, une idole étrangère au culte des Assyriens; eh bien! il conquiert ce même royaume du couchant, cette Inde dont tu parles, où Sémiramis fut vaincue.

SALEMÈNES

Je sais qu'il y eut un homme de ce nom: et tu comprends sans doute que, s'il a passé pour un dieu, c'est à cause de ses hauts faits?

SARDANAPALE

Et je le révère dans ses divins attributs, sans l'imiter dans ses actions humaines. – Holà! mon échanton!

SALEMÈNES

Que désire le roi?

SARDANAPALE

Honorer un dieu de fraîche date, un conquérant des anciens jours. Un peu de vin, dis-je.

(Entre l'échanson.)

SARDANAPALE, à l'échanson

Donne-moi le gobelet d'or enrichi de perles, qui porte le nom de coupe de Nemrode. Remplis-le, et présente-le moi aussitôt.

(L'échanson sort.)

SALEMÈNES

C'est bien le moment, en effet, de la remplir, pour signaler la continuation d'une fête que le sommeil n'a pas encore interrompue.

(L'échanson rentre avec du vin.)

SARDANAPALE, prenant la coupe

Mon noble parent, si les Grecs, barbares habitants de nos lointains rivages et des limites de nos empires, ne mentent pas, ce Bacchus a conquis l'Inde entière, n'est-ce pas?

SALEMÈNES

Sans doute, et de là l'origine de son apothéose.

SARDANAPALE

Non, non: de toutes ses conquêtes, il ne reste que quelques colonnes à sa gloire, peut-être, et qui le seraient à la mienne, si je les jugeais dignes d'être acquises et transportées; elles fixent la borne des mers de sang qu'il répandit, des empires qu'il ravagea et des hommes qu'il égorgea. Mais, là, là, dans ce gobelet est son véritable titre à l'immortalité; c'est la céleste grappe dont, le premier, il exprima l'âme, et qu'il transmit, pour enchanter celle de l'homme, sans doute, comme une sorte d'allègement aux désastres de sa vie victorieuse. Sans elle, il eût conservé le nom et la tombe d'un mortel; comme Sémiramis, mon aïeule, on l'eût pris comme une espèce de monstruosité semi-glorieuse. Voilà ce qui

le fit monter au rang des dieux: – consens donc aujourd'hui à t'humaniser à son exemple, mon grave et soucieux frère: bois avec moi aux dieux de la Grèce!

SALEMÈNES

Au prix de tous tes royaumes, je ne voudrais pas profaner ainsi la religion de notre pays.

SARDANAPALE

C'est-à-dire que tu le juges un héros, parce qu'il répandit le sang par torrens, et que tu le désavoues comme dieu, parce qu'il sut trouver dans un fruit un charme qui réjouit les tristes, ranime les vieillards, inspire les jeunes gens, force le désespoir à oublier ses douleurs, et la crainte ses périls, enfin ouvre un nouveau monde quand celui-ci devient pour nous un objet d'ennui. Eh bien donc, je bois à toi et à *lui* comme n'ayant été qu'un homme; mais comme ayant également mérité la plus juste admiration du genre humain par les biens et par les maux qu'il répandit. (Il boit.)

SALEMÈNES

Penses-tu donc renouer un festin à cette heure?

SARDANAPALE

Si je le faisais, comme il ne coûterait pas une seule larme, il vaudrait mieux qu'un glorieux trophée; mais ce n'est pas mon intention, et puisque tu ne veux pas me faire raison, continue comme il te plaira. (À l'échanson.) Valet, retire-toi. (L'échanson sort.)

SALEMÈNES

Je ne voudrais que te rappeler d'un songe, et te réveiller ainsi plus doucement qu'une révolte ne le ferait.

SARDANAPALE

Et qui se révolterait? pourquoi? quelle cause, ou du moins, quel prétexte? Ne suis-je pas roi légitime? issu d'une race de rois qui n'ont pas eu d'autres ancêtres? Qu'ai-je pu faire, à toi ou au peuple, que *tu* doives contrôler, ou qu'il puisse faire tourner contre moi?

SALEMÈNES

Quant à ta conduite envers moi, je n'en parlerai pas.

SARDANAPALE

Mais, sans doute, à ton avis, j'aurai fait injure à la reine; n'est-ce pas?

SALEMÈNES

À mon avis, oui; tu l'as outragée.

SARDANAPALE

Un moment de patience, prince, et écoute. Elle a le rang, les honneurs, les respects qu'elle a droit d'attendre; la tutelle des héritiers de l'empire, les hommages et les prérogatives de la souveraineté. Je l'ai épousée, comme le font les rois, par convenance, et je l'aimais comme la plupart des maris chérissent leurs épouses. Que si vous supposiez, elle ou toi, que je dusse me conduire comme avec sa femme un paysan chaldéen, vous ne connaissez ni moi, ni les rois, ni la nature humaine.

SALEMÈNES

Laissons cela, je te prie; je rougirais de me plaindre, et la sœur de Salemènes ne demande pas du souverain de la Syrie lui-même un amour forcé. Daignerait-elle, d'ailleurs, accepter des hommages que tu partagerais avec des prostituées étrangères, et des esclaves ioniennes? La reine garde le silence.

SARDANAPALE

Et pourquoi pas son frère?

SALEMÈNES

Je ne suis que l'écho des empires que celui qui long-tems les néglige ne gouvernera pas long-tems.

SARDANAPALE

Ingrats et sots esclaves! Ils murmurent de ce que je n'ai pas répandu leur sang; de ce que je ne les ai pas conduits dans les sables du désert pour y dessécher par millions; de ce que je n'ai pas blanchi avec leurs os les rivages du Gange; de ce que je ne les ai pas décimés par des lois sauvages, ou épuisés à construire des pyramides ou des murailles babyloniennes.

SALEMÈNES

Oui, ces trophées eux-mêmes seraient plus dignes d'un peuple et d'un souverain, que des chants, des concerts, des fêtes, des concubines, des trésors dilapidés et des vertus mises en oubli.

SARDANAPALE

Oh! pour mes trophées, j'ai fondé des villes; Tarse et Anchialus furent élevées en un jour; – et que pourrait de plus cette belle sanguinaire, mon aïeule guerrière, la chaste Sémiramis, si ce n'est les détruire?

SALEMÈNES

J'en conviens; ta vertu s'est montrée dans l'érection de ces villes, fondées par suite d'un caprice, et recommandées par un vers qui doit les déshonorer avec toi dans les âges futurs.

SARDANAPALE

Me déshonorer! Par Baal, ces villes, quoique fort bien bâties, ne sont pas plus belles que ces vers. Dis contre moi, contre mes mœurs, tout ce que tu voudras; mais ne va pas nier la vérité de cette courte sentence; elle te rappellera l'histoire de toutes les choses humaines. Écoute:

Sardanapale, roi, fils d'Anacyndaraxe,
A bâti dans un jour Anchiales et Tarse:
Bois, mange, fais l'amour: tout le reste n'est rien.

SALEMÈNES

Admirable morale! et belle inscription pour un roi, à mettre sous les yeux de ses sujets!

SARDANAPALE

Oh! sans doute, tu voudrais me voir publier en forme d'édits: «Obéissez au roi, – joignez vos tributs à ses trésors, – recrutez ses phalanges, – répandez votre sang à son premier commandement, – courbez-vous et glorifiez, ou levez-vous et travaillez.» Ou bien encore: – «Sardanapale, en ce lieu, égorga cinquante mille de ses ennemis; voilà leur sépulcre, et voici son trophée.» Je laisse de tels soins aux conquérans; c'en est assez pour moi de chercher à alléger, pour mes sujets, le poids des misères humaines, et à adoucir leur descente vers la tombe; je ne prends aucune licence que je ne leur accorde. Tous, nous sommes des hommes.

SALEMÈNES

Mais, tes aïeux furent honorés comme des dieux.

SARDANAPALE

Des dieux! morts et pulvérisés, c'est-à-dire n'étant plus ni dieux ni hommes. Ne viens pas me parler de telles choses! Les vers seuls sont des dieux, puisqu'ils se repaissent de vos dieux, puisqu'ils meurent d'inanition, quand ces mets viennent à leur manquer. Crois-moi, tes divinités n'étaient que des hommes; regarde leur postérité. – Dans moi, je sens mille preuves de ma mortalité, aucune de ma nature céleste, à moins qu'on ne prenne pour telle, justement ce que vous condamnez, un penchant à l'amour, à la clémence, au pardon des folies de mes semblables, et (ce qui tient plus à l'humanité) une grande indulgence pour les miennes.

SALEMÈNES

Hélas! la perte de Ninive est résolue. – Malheur, – malheur à la cité sans rivale!

SARDANAPALE

Que crains-tu donc?

SALEMÈNES

Tu es sous la garde de tes ennemis; dans quelques heures éclatera la tempête qui doit te renverser et les miens et les tiens; encore un jour, et la race de Bélus n'existera plus.

SARDANAPALE

Que nous faut-il donc craindre?

SALEMÈNES

L'ambition, la trahison qui a semé sur tes pas les pièges; une ressource reste encore: donne-moi, avec ton seing, le pouvoir d'étouffer les machinations, et je déposerai bientôt à tes pieds les têtes de tes principaux ennemis.

SARDANAPALE

Les têtes! – et combien?

SALEMÈNES

Faut-il les compter, quand la tienne elle-même est en danger? laisse-moi agir, donne-moi ton seing, et repose-toi sur moi du reste.

SARDANAPALE

Je ne permettrai jamais de disposer d'un nombre illimité de vies. Quand nous prenons celle des autres nous ignorons et ce que nous avons pris et ce que nous avons accordé.

SALEMÈNES

Quand ils en veulent à ta tête, craindrais-tu de prendre la leur?

SARDANAPALE

C'est une grande question. – Oui, répondrai-je cependant. Ne peut-on trouver d'autres remèdes? Quels sont ceux que tu soupçonnes? – Je consens à ce qu'on les arrête.

SALEMÈNES

J'aimerais mieux que tu ne me le demandasses pas; aussitôt, ma réponse traversera les rangs indiscrets de tes favorites, de là courra jusqu'au palais, puis jusqu'à la ville, et tout sera perdu. – Confie-toi sur moi.

SARDANAPALE

En effet, tu sais que j'en ai toujours agi ainsi; prends mon seing, le voici, (Il lui donne son seing.)

SALEMÈNES

Je n'ai plus qu'une requête.

SARDANAPALE

Nomme-la.

SALEMÈNES

Renonce, pour cette nuit, au banquet que tu as fait dresser dans le pavillon sur l'Euphrate.

SARDANAPALE

Renoncer au banquet! Non, pour tous les complots qui jamais bouleversèrent un empire; qu'ils viennent, qu'ils réussissent: ils ne me feront ni trembler, ni m'éveiller plus tôt, ni déposer ma coupe. Quoi qu'ils fassent, je n'ôterai pas une seule rose de ma couronne, je ne perdrai pas une seule heure de plaisir. – Je ne les crains pas.

SALEMÈNES

Mais, s'il était nécessaire, t'armerais-tu; oui, ou non?

SARDANAPALE

Peut-être. J'ai d'excellentes armes, une épée d'une trempe merveilleuse; un arc, une javeline digne de Nemrode lui-même; un peu pesante, il est vrai, mais encore supportable. Et, maintenant que j'y pense, il y a long-tems que je ne m'en suis servi, même pour la chasse. Les as-tu vues, frère?

SALEMÈNES

C'est bien le tems de pareilles plaisanteries! – S'il le fallait, revêtirais-tu ces armes?

SARDANAPALE

Ou ne les revêtirais-je pas? Oh! s'il le faut, et que ces insolens esclaves ne veulent pas être redressés à moins, je saurai manier l'épée, jusqu'à ce qu'ils veuillent bien me permettre de revenir aux fuseaux.

SALEMÈNES

Il y a déjà long-tems, disent-ils, que tu les as changés contre ton sceptre.

SARDANAPALE

Mensonge! mais laissons-les dire. Les anciens Grecs, dont nos captives chantent souvent les faits, racontaient la même chose de leur plus grand héros, Hercule, parce qu'il vint à aimer une reine de Lydie. Tu le vois, partout la populace s'empare de toutes les calomnies qui peuvent blesser leurs souverains.

SALEMÈNES

Ils ne parlaient pourtant pas ainsi de tes ancêtres.

SARDANAPALE

Non, ils n'osaient. Contraints de souffrir et de combattre, jamais ils n'échangeaient leurs chaînes que contre des armes. Maintenant, ils ont paix et bonheur, le loisir de rire et de railler; je ne m'en fâche pas. Je ne donnerais pas le gracieux sourire d'une seule belle fille, pour toute la renommée populaire qui jamais distingua un nom du néant. Et quelle est donc l'opinion de ce vil troupeau, devenu plus insolent par la pâture, pour me forcer à rechercher ses fastidieux éloges ou craindre ses assommantes clameurs?

SALEMÈNES

Vous l'avez dit, ce sont des hommes; et comme tels, ils ont parfois un cœur.

SARDANAPALE

Et mes dogues aussi; le leur même est plus fidèle, et par conséquent meilleur; – mais, continuons. Tu as mon seing, et puisqu'ils sont soulevés, il faut les apaiser; mais sans trop de violence, à moins que la nécessité n'en fasse une loi. J'ai horreur de toutes les peines infligées ou subies; nous en avons assez en nous-mêmes, le dernier sujet comme le plus puissant monarque, pour ne pas encore ajouter au mutuel fardeau des misères humaines, et pour nous obliger, par une allégeance réciproque, à nous soulager l'un l'autre d'une partie de nos ennuis naturels. Mais voilà ce qu'ils ne savent pas, ou ne veulent pas savoir. J'en atteste Baal: j'ai fait tout ce que je pouvais pour les soulager; je n'ai pas entrepris de guerre, ajouté de nouveaux impôts, tourmenté leur existence; je les laisse couler leurs jours comme ils veulent, passant de mon côté les miens le plus agréablement que je puis.

SALEMÈNES

Tu recules devant les devoirs d'un roi: voilà pourquoi ils disent que tu n'es pas digne d'être le leur.

SARDANAPALE

Ils mentent. – Par malheur, je suis incapable d'être rien autre chose qu'un roi, et, par malheur encore pour moi, le dernier Mède peut aussi bien en tenir la place.

SALEMÈNES

Du moins, il en est un qui désire l'être.

SARDANAPALE

Que veux-tu dire? – Mais, c'est ton secret; tu crains les questions, et je ne suis pas d'une nature curieuse. Prends les moyens convenables; et puisque la nécessité l'exige, je t'avoue et je te soutiens. Jamais homme ne désira plus sincèrement régner paisiblement sur des citoyens paisibles; mais s'ils m'obligent à prendre les armes, mieux vaudrait pour eux avoir réveillé les cendres de l'implacable Nemrode, le *chasseur puissant*. Je ferai de ces royaumes une vaste forêt peuplée d'un gibier sauvage, jadis appartenant à l'espèce humaine, mais qui, par son choix, aura cessé de l'être. Ils calomnient *ce que je suis*; et *ce que je ferai* leur portera le défi de me calomnier encore: ils devront s'en prendre à eux-mêmes.

SALEMÈNES

Enfin, tu peux donc sentir!

SARDANAPALE

Sentir! Et qui peut ne pas sentir l'ingratitude?

SALEMÈNES

Je ne m'arrêterai pas à te répondre en paroles, mais par les faits. Entretiens seulement l'énergie qui pouvait long-tems sommeiller, mais ne fut jamais éteinte en toi; ainsi, tu peux encore régner glorieux et redouté. Adieu.

(Salemènes sort.)

SARDANAPALE, seul

Adieu! Il est parti. Le seing qu'il porte à son doigt est un sceptre pour lui. Sa violence égale ma faiblesse; les esclaves méritent un pareil maître. Quant au danger, j'en ignore l'étendue; – il l'a mesuré, qu'il le prévienne. Consumerai-je donc ma vie-une vie si courte-à chercher tous les moyens de ne pas l'abréger encore? ce serait le sort le plus déplorable! Ce serait mourir d'avance que de vivre dans la crainte de la mort, déjouant des révoltes, soupçonnant tous ceux qui m'entourent, parce qu'ils m'approchent, tous ceux qui sont loin, parce que je ne les vois pas. Si pourtant il en était ainsi, – s'ils devaient me ravir et l'empire et la vie: eh bien! qu'est-ce que la terre et l'empire de la terre? J'ai aimé, j'ai vécu; je laisse de nombreux descendants: mourir maintenant serait aussi naturel que tous ces actes de la matière! Je n'ai pas, il est vrai, répandu le sang, comme je l'aurais pu, par torrens; je n'ai pas fait de mon nom le synonyme de la mort, – le signal de la terreur et des trophées. Mais je n'éprouve de cela nul remords; ma vie est tout amour: si je verse le sang, ce ne sera que par force. Jusqu'à présent, une seule goutte des veines assyriennes n'a été répandue en mon nom, et jamais la plus faible parcelle des immenses trésors de Ninive n'est tombée sur des objets qui puissent coûter à ses enfans une seule larme. Si donc ils me haïssent, c'est parce que je ne les hais pas; et s'ils se révoltent, c'est parce que je crains de les opprimer. O hommes! c'est avec des faux et non avec un sceptre qu'il faut vous gouverner; il faut vous moissonner chaque année comme les épis mûrs; autrement nous ne produisons qu'une excessive abondance, un amas infect de mécontents, corrompant les sources de la prospérité publique, et faisant de la fertilité un déplorable désert. – Laissons-là ces pensées. Holà, ici! quelqu'un.

(Entre un officier.)

SARDANAPALE

Esclave, dis à l'Ionienne Mirrha que nous souhaitons sa présence.

L'OFFICIER

Roi, la voici.

(Entre Mirrha.)

SARDANAPALE, bas à l'officier

Dehors. (A Mirrha.). Être charmant, tu as à peine prévenu mon cœur; il palpitait pour toi et tu venais à lui: laisse-moi croire qu'il existe entre nous quelque influence secrète, quelque douce sympathie, qui, sans nous voir, et de loin, nous attire l'un vers l'autre.

MIRRHA

Il est vrai.

SARDANAPALE

Je sais qu'elle existe, mais j'ignore son nom; quel est-il?

MIRRHA

Un dieu dans ma patrie, et dans mon cœur un sentiment exalté et comme divin; mais j'avoue qu'il est seulement mortel, car mon ame est humble et pourtant heureuse, – c'est-à-dire, désirant de l'être; mais-

(Elle s'arrête.)

SARDANAPALE

Il y a toujours un intervalle entre nous et ce que nous regardons comme le bonheur: laisse-moi écarter la barrière que ta voix hésitante m'indique devant le tien: celle qui s'oppose au mien sera en même tems rompue.

MIRRHA

Mon Seigneur! -

SARDANAPALE

Mon Seigneur, – mon roi, – sire, – souverain, – toujours ainsi, toujours me parler avec respect. Il est dit que jamais je n'obtiendrai un sourire, si ce n'est au milieu de l'étourdissante joie d'un banquet, alors que les bouffons ont, à force d'ivresse, reconquis leur égalité, ou que moi-même je me suis mis au niveau de leur abaissement. Mirrha, je puis souffrir tout cela; ces noms de seigneur, roi, sire, monarque, je les ai même quelque tems accueillis, ou plutôt soufferts de la bouche des esclaves et des nobles; mais quand ils s'échappent des lèvres que j'adore, des lèvres que les miennes ont tendrement pressées, un frisson se répand sur mon cœur; je reviens au sentiment de la fausseté d'une situation qui réprime toute espèce de tendresse chez ceux même qui m'en inspirent davantage, situation qui me fait souhaiter de pouvoir déposer enfin la pesante tiare pour me réfugier sous une chaumière du Caucase avec toi, et pour n'y plus jamais porter que des couronnes de fleurs.

MIRRHA

Plût au ciel!

SARDANAPALE

Aurais-tu les mêmes sentimens? – Pourquoi?

MIRRHA

Tu connaîtrais alors ce que tu ne peux jamais connaître.

SARDANAPALE

C'est-

MIRRHA

Le véritable prix d'un cœur; celui d'une femme, du moins.

SARDANAPALE

J'en ai éprouvé un, mille, – et mille, et mille.

MIRRHA

Des cœurs?

SARDANAPALE

Je l'imagine.

MIRRHA

Aucun! mais le tems d'en éprouver un viendra peut-être.

SARDANAPALE

Je l'espère. Écoute, Mirrha; Salemènes a déclaré-pourquoi ou comment l'a-t-il deviné, c'est ce que Bélus, le fondateur de mes états, connaît mieux que moi: – mais Salemènes a déclaré mon trône en péril.

MIRRHA

Il a bien fait.

SARDANAPALE

Et *toi* aussi! Toi qu'il a si rudement insultée; qu'il osait, il n'y a qu'un instant encore, chasser de notre présence, par ses grossières invectives; toi dont il excitait la rougeur et les larmes?

MIRRHA

Je devrais les rappeler plus fréquemment: il a bien fait de m'indiquer mon devoir. Mais tu parles de péril-de péril pour toi-

SARDANAPALE

Oui, il existe de conspirations, des noirs complots parmi les Mèdes: – les troupes et les peuples murmurent. Je ne sais ce que c'est: – un labyrinthe, – un abîme de mystères et de menaces. Tu connais Salemènes, c'est là son habitude; mais il est honnête. Allons, ne songeons plus à cela, – mais à la fête de minuit.

MIRRHA

Il est tems de penser à tout autre chose. N'as-tu pas repoussé ses sages précautions?

SARDANAPALE

Eh quoi! – aurais-tu peur?

MIRRHA

Peur! – Je suis Grecque, comment aurais-je peur de la mort? je suis esclave, pourquoi redouterais-je l'instant de ma liberté?

SARDANAPALE

Cependant, tu viens de pâlir?

MIRRHA

C'est que j'aime.

SARDANAPALE

Et moi? Je t'aime plus, – bien plus que tout ce que m'offrent cette courte vie, cet immense royaume, également menacés; – cependant, je ne pâlis pas.

MIRRHA

Cela prouve que tu n'aimes ni toi-même ni moi; car celui qui aime un autre s'aime lui-même, quand ce ne serait que pour cela. Ce que je vois est trop révoltant: des royaumes et des vies ne doivent pas être ainsi sacrifiés.

SARDANAPALE

Sacrifiés! – Et quel est donc l'ambitieux qui tenterait de les conquérir?

MIRRHA

Magnanime courage en effet! Quand celui qui les gouverne s'oublie lui-même, est-ce à eux de le lui rappeler?

SARDANAPALE

Mirrha!

MIRRHA

Ne fronce pas ainsi le sourcil: trop souvent j'ai recueilli ton sourire pour que la seule expression de ton courroux ne soit pas à mes yeux plus amère que le châtement le plus cruel. – Roi, je suis ta sujette; maître, je suis ton esclave! homme, je t'ai aimé! – aimé, j'ignore par quelle fatale faiblesse, bien que la Grèce soit ma patrie, et que j'aie sucé la haine des rois. – Esclave, je devrais haïr les chaînes; Ionienne, je me sens, en aimant un étranger, plus avilie encore par cette passion que par l'esclavage! pourtant, je t'ai aimé. Si cet amour a eu le pouvoir d'étouffer tous les premiers sentimens de la nature, dis-moi, ne peut-il réclamer le privilège de te sauver?

SARDANAPALE

Me sauver, ma belle maîtresse! Tu es mille fois trop belle; et ce que j'implore de toi, c'est ton amour, et non ta protection.

MIRRHA

Et quelle sécurité peut exister loin de l'amour?

SARDANAPALE

Je parle de l'amour des femmes.

MIRRHA

La première source de la vie humaine jaillit du sein de la femme; vos premiers bégaiemens sont recueillis de ses lèvres, elle tarit vos premières larmes, elle recueille trop souvent vos derniers soupirs alors que les hommes ont déposé l'ignoble soin de garder la dernière heure de celui qui les commandait.

SARDANAPALE

Ma sublime Ionienne! tes accens sont de la mélodie; c'est le chœur de ces tragédies dont je t'ai entendu parler comme du plaisir favori de tes antiques aïeux. Va, ne pleure pas, – calme-toi.

MIRRHA

Je ne pleure pas. – Mais, je te prie, ne parle jamais de mes pères ou de ma patrie.

SARDANAPALE

Pourtant, tu en parles souvent toi-même.

MIRRHA

Oui, je l'avoue, l'opiniâtre pensée se fait souvent jour, malgré moi, dans mes paroles; mais quand un autre parle de la Grèce, il m'offense.

SARDANAPALE

Eh bien donc, comment voudrais-tu me sauver, comme tu parles?

MIRRHA

En t'apprenant à te sauver toi-même; et non pas toi seul, mais ton vaste empire, de la rage de la plus cruelle guerre-la guerre des concitoyens.

SARDANAPALE

Ignorez-tu donc, mon enfant, que j'ai en horreur et la guerre et les guerriers? Je vis dans la paix et les plaisirs: que peut-on exiger de plus d'un homme?

MIRRHA

Hélas! seigneur, il faut trop souvent montrer à la multitude l'apparence de la guerre, pour obtenir les bienfaits de la paix; et, pour un roi, il vaut bien mieux être craint qu'aimé.

SARDANAPALE

Je n'ai jamais recherché que ce dernier sentiment.

MIRRHA

Et l'un et l'autre t'est échappé.

SARDANAPALE

Est-ce toi, Mirrha, qui parles ainsi?

MIRRHA

Je parle de l'amour populaire, amour égoïste, qui témoigne toujours que les hommes sont gouvernés par la crainte et par les lois, sans pourtant être opprimés; – du moins ne le supposent-ils pas. Ou, s'ils l'imaginent, ils le jugent nécessaire pour les préserver d'une tyrannie plus cruelle, celle de leurs passions. Pour un roi de fête, de fleurs, de vin, de banquets, d'amour et d'allégresse, jamais il ne sera un roi de gloire.

SARDANAPALE

Gloire! Qu'est-ce que cela?

MIRRHA

Demande-le aux dieux tes ancêtres.

SARDANAPALE

Ils ne me répondront pas; quand les prêtres parlent pour eux, c'est pour obtenir quelques collectes nouvelles pour leurs temples.

MIRRHA

Vois les annales des fondateurs de ton empire.

SARDANAPALE

Elles sont tellement souillées de sang, que cela m'est impossible; mais que prétendrais-tu? L'empire a été fondé; je ne puis fonder empire sur empire.

MIRRHA

Conserve du moins le tien.

SARDANAPALE

Quoi qu'il arrive, j'en veux jouir. Viens, Mirrha, avance vers l'Euphrate, l'heure nous invite, la barque est prête, et le pavillon disposé pour notre retour après nous avoir offert la décoration d'un nocturne banquet, offrira à nos yeux ravis un globe lumineux, tel qu'un astre opposé aux étoiles célestes qui marcheront sur nos têtes; et cependant nous reposerons couronnés de fleurs, semblables-

MIRRHA

A des victimes.

SARDANAPALE

Non, non, mais comme ces souverains rois pasteurs, des tems reculés, qui ne connaissaient pas de plus brillantes pierreries que les guirlandes de l'été, et dont les triomphes ne coûtaient jamais de larmes. Allons.

(Entre Pania.)

PANIA

Vive à jamais le roi!

SARDANAPALE

Pas une heure après qu'il aura cessé d'aimer. Combien je hais ce langage, qui, faisant de la vie un mensonge, ose flatter la fragile poussière, de l'espoir de l'éternité! Eh bien, Pania, sois bref.

PANIA

Je suis chargé par Salemènes de renouveler au roi sa prière, de ne pas, au moins pour aujourd'hui, sortir du palais: quand le général reviendra, il donnera des motifs capables de justifier sa hardiesse, et peut-être lui feront-ils obtenir le pardon de sa présomption.

SARDANAPALE

Eh quoi! suis-je donc cerné? Suis-je déjà captif? Ne puis-je même respirer l'air du ciel? Dis au prince Salemènes que, toute la Syrie se pressât-elle en fureur et par millions autour de ces murailles, je sortirais.

PANIA

Je dois obéir, et cependant-

MIRRHA

De grâce, roi, écoute. – Combien de jours et de nuits es-tu resté renfermé dans ces murs, dans des robes de soies; combien de fois refusas-tu de te montrer aux vœux du peuple; laissant tes sujets privés de ta vue, les satrapes libres de le tourmenter, les dieux privés de leur culte, tout enfin dans l'anarchie, produit de ton indolence; tout, dans ton royaume assoupi, excepté le génie du mal! Et maintenant tu ne peux demeurer un seul jour, un jour d'où ton salut dépend? Oh! n'accorderas-tu pas au petit nombre de ceux qui te sont encore fidèles quelques heures pour eux, pour toi, pour la vieille race de tes pères, pour l'héritage enfin de tes fils?

PANIA

Il est vrai! l'empressement extrême avec lequel le prince m'envoya devant votre personne sacrée m'oblige à joindre ma faible voix à celle qui vient de se faire entendre.

SARDANAPALE

Non, il n'en sera rien.

MIRRHA

Par le salut de ton royaume!

SARDANAPALE

Sortons!

PANIA

Par celui de tous tes fidèles sujets qui vont se rallier autour de toi et des tiens.

SARDANAPALE

Pure chimère; il n'y a pas de danger; – c'est une habile invention de Salemènes pour justifier son zèle et pour se rendre plus nécessaire à nos yeux.

MIRRHA

Au nom de tout ce qui est bon et glorieux, suis ce conseil.

SARDANAPALE

Les affaires à demain.

MIRRHA

Oui, ou la mort à la nuit.

SARDANAPALE

Eh bien, laissons-la venir, inattendue, au milieu de la joie et des grâces, des plaisirs et de l'amour; qu'elle me fasse tomber comme une rose effeuillée, – plus heureuse ainsi que de vieillir fanée.

MIRRHA

Ainsi, tu ne veux pas consentir, même au prix de tout ce qui jamais réveilla l'activité d'un monarque, à renoncer à un frivole festin?

SARDANAPALE

Non.

MIRRHA

Cède donc au moins pour moi, pour mon salut!

SARDANAPALE

Le tien, chère Mirrha?

MIRRHA

C'est la première demande que j'aie faite à un roi d'Assyrie.

SARDANAPALE

Je le sais; et serait-ce celle de mon royaume, qu'il faudrait te l'accorder. Eh bien! pour *ton* salut, je cède. Pania, hors d'ici! tu as entendu.

PANIA

Et j'obéis.

(Pania sort.)

SARDANAPALE

Tu me surprends. Quel est donc, Mirrha, le motif de pareilles instances?

MIRRHA

Le soin de ta conservation, et la conviction que rien dans le monde, que le plus imminent danger, ne pourrait forcer le prince ton parent à te faire une prière aussi pressante.

SARDANAPALE

Mais ce danger, si je le brave, pourquoi le craindrais-tu?

MIRRHA

C'est justement parce que *tu* ne crains pas, que je crains pour *toi*.

SARDANAPALE

Demain, tu riras de ces vaines imaginations.

MIRRHA

Si j'ai cessé d'espérer, je serai alors au lieu où personne ne pleure, et j'y serai mieux que s'il me restait la liberté de sourire. Et toi?

SARDANAPALE

Je serai roi comme précédemment.

MIRRHA

Où?

SARDANAPALE

Avec Baal, Nemrode et Sémiramis; seul en Assyrie, ou bien avec eux ailleurs. Le destin m'a fait ce que je suis, – il peut m'anéantir; – mais il faut que je sois ou roi, ou rien: je ne vivrai pas dégradé.

MIRRHA

Ah! si toujours tu avais eu les mêmes sentimens, personne jamais n'eût songé à te dégrader.

SARDANAPALE

Et qui maintenant y songerait?

MIRRHA

N'as-tu de soupçons sur personne?

SARDANAPALE

Des soupçons! – c'est là le métier des espions. Mais nous perdons mille momens précieux en paroles vaines, en craintes plus vaines encore. Renfermons-nous! – Vous, esclaves, préparez la salle de Nemrode pour la fête du soir. S'il faut faire une prison de notre palais, nous voulons du moins porter gaiement nos fers; l'Euphrate nous est-il interdit, et la demeure où l'été nous conviait sur ses charmans rivages? Eh bien, nous sommes ici hors d'atteinte. Allons, rentrons.

(Sardanapale sort.)

MIRRHA, seule

Et cet homme, je le chéris! Les filles de ma patrie n'aiment que des héros; mais je n'ai pas de patrie: l'esclave a tout perdu, excepté ses fers. Je l'aime, et l'anneau le plus pesant d'une longue chaîne est d'aimer ce que nous ne pouvons estimer. Soit: l'heure approche où il aura besoin de l'amour de tous, où il n'en trouvera nulle part. Me séparer de lui en ce moment serait plus infâme que ne serait glorieux, dans l'opinion de ma patrie, de l'avoir poignardé sur son trône, lorsqu'il y était le mieux affermi: je ne suis capable de l'un ni de l'autre. Si je pouvais le sauver, j'aimerais mieux, non pas *lui*, mais moi-même; et j'ai besoin de ce dernier sentiment: car je me suis avilie dans ma propre pensée en aimant ce séduisant étranger. Il me semble pourtant que je l'aime davantage depuis que je le vois haï de ces barbares, les ennemis naturels de la race grecque. Si je pouvais seulement éveiller dans son cœur une seule pensée comme celle qui animait les Phrygiens eux-mêmes quand ils combattaient entre les murs d'Ilion et les bords de la mer! Il voudrait écraser ces tumultueux barbares, et triompher de leur révolte. Il m'aime, et je l'aime moi-même: que l'esclave, en chérissant son maître, cherche à l'affranchir de ses vices. Si je n'y puis parvenir, il me reste un chemin vers la liberté; et si je ne puis lui apprendre à régner, je lui montrerai comment un roi peut seulement abandonner son trône. Il ne faut pas le perdre de vue.

(Elle sort.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

(Le portique de la même salle du palais.)

BELÈSES, seul

Le soleil descend; il me semble marcher plus lentement, en jetant un dernier regard sur l'empire d'Assyrie. De quel rouge éclat, semblable aux flots de sang qu'il nous prédit, il colore les épais nuages! Oh! soleil, qui vas disparaître; étoiles, qui commencez votre course, si ce n'est pas en vain que je vous ai poursuivis, lisant dans chacun de vos rayons ces arrêts de vos orbes, que le tems frémit d'apporter aux nations, voici la dernière heure des années assyriennes. Quel calme, cependant! Une catastrophe que devraient annoncer des tremblemens de terre, – c'est un soleil d'été qui la révèle. Son disque offre sur son immortelle page, à l'œil du savant Chaldéen, la fin de ce qui semblait infini. Mais d'où vient donc que ce véridique soleil, cet oracle embrasé de tout ce qui respire, cette fontaine de toute vie, symbole de celui qui la donne, pourquoi restreint-il ses instructions dans les bornes du malheur? pourquoi n'éclaircit-il pas à nos yeux la venue de jours plus dignes de son glorieux essor de l'océan? pourquoi ne jette-t-il pas sur les années futures un rayon d'espérance, quand il en jette un de rage sur les présens jours? Écoute! oh! daigne m'écouter! Je suis ton adorateur, ton prêtre, ton esclave: – j'ai porté mes regards sur toi à ton lever comme à ton déclin; j'ai courbé ma tête sous les rayons de ton midi, alors que mes yeux n'osaient te fixer. J'ai veillé pour toi et après toi, j'ai prié vers toi, je t'ai offert des sacrifices, j'ai tremblé devant toi, je t'ai consulté, j'ai lu et tu as répondu. – Le tems fuit; l'astre, tandis que je parle, tombe; – il n'est plus. – Il va porter sa beauté, et non les mêmes arrêts, à l'heureux couchant, qui trouvera dans les couleurs de sa gloire déclinante des causes d'allégresse. Qu'est-ce, après tout, que la mort, pourvu qu'elle soit glorieuse? un soleil couchant; et les mortels sont peut-être heureux de ressembler, même en cessant d'exister, aux dieux du ciel.

(Entre Arbaces, par une porte intérieure.)

ARBACES

Pourquoi, Belèses, te vois-je ainsi ravi dans tes pratiques dévotes? Suivrais-tu la trace de ton dieu disparu dans quelques royaumes d'un jour interdit à nos yeux? Soyons tout à la nuit: – elle est venue.

BELÈSES

Elle n'est pas terminée.

ARBACES

Qu'elle se passe, – nous sommes prêts.

BELÈSES

Oui, que n'est-elle écoulée!

ARBACES

Le prophète aurait-il des doutes, lui auquel les astres viennent de promettre la victoire?

BELÈSES

Je ne doute pas de la victoire, – mais du vainqueur.

ARBACES

Eh bien, c'est à ta science à te rassurer. En attendant, j'ai disposé assez de glaives étincelans pour obscurcir l'éclat de tes astres nos alliés: rien ne doit plus nous arrêter. Le roi femme, et même moins que femme, vogue en ce moment sur les ondes, avec ses compagnons féminins; l'ordre est donné pour la fête dans le pavillon: et la première coupe qu'il portera à ses lèvres sera la dernière vidée par la race de Nemrod.

BELÈSES

Ce fut une brave race.

ARBACES

Elle n'est plus que faible; – elle est usée: – nous la restaurerons.

BELÈSES

Es-tu sûr de cela?

ARBACES

Son fondateur était un chasseur; – je suis un soldat: – que doit-on ici craindre?

BELÈSES

Le soldat.

ARBACES

Et le prêtre, peut-être. Mais si vous en jugiez, ou en jugez ainsi, pourquoi ne pas garder votre roi de concubines? pourquoi me solliciter, m'entraîner à cette entreprise, la vôtre non moins que la mienne?

BELÈSES

Regarde le ciel!

ARBACES

Je regarde.

BELÈSES

Qu'y vois tu?

ARBACES

Un beau crépuscule d'été, et l'assemblée des étoiles.

BELÈSES

Au milieu d'elles, vois la plus avancée et la plus radieuse; comme elle sautille et semble vouloir abandonner sa place dans le dais d'azur!

ARBACES

Eh bien!

BELÈSES

C'est ta propre étoile, la planète qui présida à ta naissance.

ARBACES, touchant la pomme de son épée

Mon étoile est dans ce fourreau: quand elle brillera, elle effacera l'éclat des comètes. Mais songeons à ce qu'il faut faire pour justifier tes planètes et leur prophétie. Quand nous aurons vaincu, elles auront des temples, – oui, et des prêtres: – tu seras le pontife-des dieux que tu choisiras; car j'observe qu'ils sont toujours justes, et qu'ils ne manquent pas d'avouer le plus brave pour celui qui les aime le mieux.

BELÈSES

Oui, et le plus dévot pour brave. – Tu ne m'as pas vu reculer dans le combat?

ARBACES

Non; je te reconnais aussi brave dans une bataille qu'un capitaine babylonien, aussi intrépide que savant dans les mystères chaldéens. Mais consens-tu pour le moment à oublier le prêtre pour ne plus être que guerrier?

BELÈSES

Pourquoi pas tous les deux?

ARBACES

Mieux encore! et pourtant j'ai presque honte d'avoir si peu de chose à faire. La défaite de cette guerre de femme dégrade le vainqueur lui-même. Renverser de son trône un brave et sanguinaire despote, lutter avec lui, croiser fer contre fer, voilà ce qu'il serait héroïque de tenter, même en vain; mais lever mon glaive contre ce ver-à-soie, l'entendre répandre des larmes, peut-être-

BELÈSES

Ne le suppose pas: il y a dans lui de quoi vous donner des traverses; et fût-il ce que vous croyez, ses gardes sont vaillantes, et conduites par le prudent et intrépide Salemènes.

ARBACES

Ils ne résisteront pas.

BELÈSES

Et pourquoi? ils sont soldats.

ARBACES

Il est vrai, et c'est pourquoi il leur faut un soldat pour les commander.

BELÈSES

Salemènes l'est.

ARBACES

Mais non leur roi. D'ailleurs il hait l'automate efféminé qui gouverne, à cause de la reine sa sœur. Avez-vous remarqué comme il se tient à l'écart de toutes les fêtes?

BELÈSES

Mais non du conseil, auquel il ne manque jamais.

ARBACES

Il y est toujours contredit; quoi de plus pour décider sa révolte? Un fou sur le trône, sa famille déshonorée, et lui-même abreuvé de dédains: c'est pour le venger que nous travaillons.

BELÈSES

Puisse-t-il être conduit à le penser! mais j'en doute.

ARBACES

Si nous le sondions?

BELÈSES

Oui, – si le tems nous favorisait.

(Entre Baléa.)

BALÉA

Satrapes, le roi vous ordonne de venir à la fête de cette nuit.

BELÈSES

Entendre c'est obéir. Dans le pavillon?

BALÉA

Non, ici dans le palais.

ARBACES

Dans le palais? Comment! ce n'était pas là l'ordre?

BALÉA

C'est celui du moment.

ARBACES

Et pourquoi?

BALÉA

Je ne sais. Puis-je me retirer?

ARBACES

Reste.

BELÈSES, bas à Arbaces

Chut! laisse-le aller. (Puis à Baléa.) Oui, Baléa, remercie le monarque, baise la frange de son impériale robe, et dis-lui que ses esclaves ramasseront les miettes qu'il daignera jeter de sa table royale. Et l'heure, n'est-ce pas minuit?

BALÉA

Oui; le lieu, la salle de Nemrod. Seigneurs, je m'incline devant vous, et je vous quitte. (Baléa sort.)

ARBACES

Je n'aime pas ce changement subit; il y a quelque mystère: qui peut l'avoir occasionné?

BELÈSES

Et ne change-t-il pas mille fois en un jour? la paresse est de toutes les choses la plus capricieuse; elle a dans ses projets plus de détours que n'en mettent les généraux dans leur marche, quand ils songent à dérouter leurs ennemis. – Pourquoi cet air rêveur?

ARBACES

Il aimait ce riant pavillon; c'était, pendant l'été, sa fureur.

BELÈSES

Il aimait aussi la reine-et de plus, trois mille courtisanes. – Il aima toutes choses les unes après les autres, sauf la gloire et la sagesse.

ARBACES

Quoi qu'il en soit, je n'aime pas cela. S'il a changé, il faut faire de même. Dans un bosquet isolé, au milieu de gardes endormis et de courtisans ivres, l'attaque était facile, mais dans la salle de Nemrod-

BELÈSES

En est-il ainsi? J'imaginai que le fier soldat tremblait de conquérir trop facilement un trône: et maintenant le voilà désappointé de rencontrer une ou deux marches plus glissantes qu'il ne s'y attendait!

ARBACES

Une fois l'heure venue, tu jugeras si je crains peu ou beaucoup. Tu as vu ma vie exposée au hasard: – je la jouais gaiement; mais ici il s'agit d'une plus haute chance, – un royaume.

BELÈSES

Je l'ai prévu d'avance, – tu le gagneras; en avant donc, et réussis.

ARBACES

Va, si j'étais un prophète, je me serais gratifié de la même prédiction. Mais obéissons aux étoiles, – je ne dois pas quereller avec elles ou avec leur interprète. Qui vient?

(Entre Salemènes.)

SALEMÈNES

Satrapes!

BELÈSES

Mon prince!

SALEMÈNES

Bien! Ici réunis? – Je vous cherchais tous deux; mais ailleurs que dans le palais.

ARBACES

Pourquoi cela?

SALEMÈNES

Ce n'est pas l'heure.

ARBACES

L'heure? – quelle heure?

SALEMÈNES

De minuit.

BELÈSES

Minuit, seigneur?

SALEMÈNES

Quoi! n'êtes-vous pas invités?

BELÈSES

Oh! oui, – nous l'avions oublié.

SALEMÈNES

Est-il donc ordinaire d'oublier une invitation du souverain?

ARBACES

Pourquoi? – nous ne faisons que de la recevoir.

SALEMÈNES

Pourquoi donc êtes-vous ici?

ARBACES

Notre devoir nous y appelle.

SALEMÈNES

Quel devoir?

BELÈSES

Celui de notre rang. Nous avons le privilège d'approcher le monarque, mais nous l'avons trouvé absent.

SALEMÈNES

Et moi aussi, je suis à mon devoir.

ARBACES

Pouvons-nous savoir à quoi il vous oblige?

SALEMÈNES

A arrêter deux traîtres: holà! gardes.

(Entrent des gardes.)

SALEMÈNES, poursuivant

Satrapes, vos épées!

BELÈSES, présentant la sienne

Seigneur, voilà mon cimenterre.

ARBACES, tirant son épée

Viens la prendre.

SALEMÈNES, avançant

Volontiers.

ARBACES

Oui, mais le fer touchera ton cœur, – et la poignée ne quittera pas ma main.

SALEMÈNES, tirant son épée

Comment, veux-tu me braver? Fort bien! – cela te sauvera un jugement et une pitié intempestive. Soldats, terrassez le rebelle!

ARBACES

Tes soldats! oui, – seul tu ne l'oserais pas.

SALEMÈNES

Seul! téméraire esclave. – Et qu'y a-t-il en toi qu'un prince puisse trembler de subjuguier? Nous craignons ta trahison, et non pas ta force. Ta dent serait impuissante sans son venin: – c'est celle du serpent, et non pas du lion. Terrassez-le.

BELÈSES, se mettant entre eux

Êtes-vous fou, Arbaces? N'ai-je pas rendu mon épée? Confiez-vous donc comme moi dans la justice de notre souverain.

ARBACES

Non: – j'ai plutôt confiance dans les étoiles que tu fais bavarder, et dans la dextérité de ce bras; je mourrai roi, du moins de mon ame et de mon corps, et personne ne pourra jamais les enchaîner.

SALEMÈNES, aux gardes

Vous nous entendez, *lui et moi*: ne l'enchaînez pas. La mort. (Les gardes attaquent Arbaces, qui se défend lui-même avec vaillance et adresse, jusqu'à ce qu'ils paraissent hésiter.) Ah! c'est ainsi; et je me vois contraint à faire l'office du bourreau! Lâches! voyez comme on doit frapper un traître.

(Salemènes attaque Arbaces. – Entre Sardanapale et sa suite.)

SARDANAPALE

Arrêtez! – sur vos vies, arrêtez! Eh quoi! êtes-vous ivres ou sourds? Mon épée! Insensé! je ne porte pas d'épée: toi, mon ami, donne-moi ton glaive. (Il arrache une épée à l'un des soldats, et se place entre les combattants. – Ils se séparent.) Dans mon propre palais! querelleurs insolens! Qui m'empêcherait de vous fendre, la tête?

BELÈSES

Votre justice, sire.

SALEMÈNES

Oui; ou bien-votre faiblesse.

SARDANAPALE, levant son épée

Comment?

SALEMÈNES

Frappez! pourvu que vous mêliez mon sang à celui de ce traître, – que, j'espère, vous n'épargnez en ce moment que pour le réserver aux tortures: – je ne me plaindrai pas.

SARDANAPALE

Eh quoi! – qui ose donc attaquer Arbaces?

SALEMÈNES

Moi!

SARDANAPALE

Vraiment! vous vous oubliez, prince. Sur quelle garantie?

SALEMÈNES, montrant le seing

La tienne.

ARBACES, confus

Le sceau du roi!

SALEMÈNES

Oui; et c'est au roi à confirmer sa confiance.

SARDANAPALE

Je ne l'ai pas donnée pour une pareille fin.

SALEMÈNES

Vous me l'avez accordée pour votre salut: – j'en ai fait le meilleur usage. – Prononcez en personne. Ici, je ne suis que votre esclave; – j'étais, il n'y a qu'un moment, un autre vous-même.

SARDANAPALE

Alors, cachez vos épées.

(Arbaces et Salemènes rentrent leurs épées dans le fourreau.)

SALEMÈNES

La mienne est rentrée; mais, je vous en conjure, ne rentrez pas la vôtre: c'est le seul sceptre que vous puissiez aujourd'hui porter prudemment.

SARDANAPALE

Il est lourd; la poignée me froisse la main. (Au garde.) Tiens, ami, prends ce noir glaive. Eh bien! messieurs, que nous annonce tout cela?

BELÈSES

C'est au prince à nous le dire.

SALEMÈNES

Loyauté de ma part, trahison de la leur.

SARDANAPALE

Trahison! Arbaces, vous, Belèses, un traître! Voilà deux mots que je ne croirai jamais unis ensemble.

BELÈSES

Quelle en est la preuve?

SALEMÈNES

Je la donnerai, si le roi redemande l'épée de votre complice.

ARBACES, à Salemènes

Une épée qui fut aussi souvent que la tienne tirée contre ses ennemis.

SALEMÈNES

Et maintenant contre son frère, et dans une heure contre lui-même.

SARDANAPALE

Cela n'est pas possible: il n'oserait; non, non, – je ne veux rien entendre de pareil. Ces vains propos sont dans les cours l'ouvrage d'intrigues basses et d'ambitieux plus vils encore, vivant des calomnies qu'ils déversent sur les gens de bien. Il faut que l'on vous ait trompé, mon frère.

SALEMÈNES

Avant tout, faites-lui rendre son arme, et avouer par là qu'il reste votre sujet: je répondrai ensuite.

SARDANAPALE

Comment? si je le pensais! – Mais non, c'est impossible; le Mède Arbaces, – le loyal, le brave, le fidèle soldat, – le meilleur capitaine qui ait conduit nos peuples: – non, non, je n'irai pas l'insulter en lui ordonnant de rendre le glaive qu'il n'a jamais laissé prendre à nos ennemis. Guerrier, gardez votre arme.

SALEMÈNES, remettant le seing

Monarque, reprenez votre seing.

SARDANAPALE

Non, garde-le; seulement use-s-en avec plus de modération.

SALEMÈNES

Sire, j'en ai usé pour votre honneur; je vous le rends, parce que je ne le puis garder sans perdre le mien: confiez-le à Arbaces.

SARDANAPALE

Je le devrais; il ne l'a jamais demandé.

SALEMÈNES

N'en doutez pas; il le possédera sans avoir besoin de l'implorer respectueusement de vous.

BELÈSES

J'ignore ce qui a pu irriter aussi vivement le prince contre deux sujets dont personne ne surpasse le zèle pour le bonheur de l'Assyrie.

SALEMÈNES

Silence, prêtre factieux, soldat sans foi! Dans ta personne se trouvent réunis les plus détestables vices de la caste la plus dangereuse; garde tes doucereuses paroles et tes hypocrites homélies pour ceux qui ne te connaissent pas. Le crime de ton complice est hardi du moins, il ne se cache pas sous les ruses que tu as apprises des Chaldéens.

BELÈSES

Vous l'entendez, mon roi, – vous le fils de Bélus! Il blasphème le culte de la contrée qui fléchit le genou devant vos ancêtres.

SARDANAPALE

Oh! pour cela, je vous prie, veuillez lui accorder absolution complète. Je le dispense du culte des hommes morts; je sens que je suis mortel, et je crois que ceux desquels je reçus la vie étaient, – ce que je les vois en effet, – des cendres.

BELÈSES

Ne le croyez pas, ô roi! ils sont au rang des astres, et-

SARDANAPALE

Vous pourriez bien aller les rejoindre, à moins qu'ils ne se lèvent, si vous prêchez davantage. – Comment! c'est là une audacieuse trahison!

SALEMÈNES

Seigneur!

SARDANAPALE

Venir m'édifier en parlant du culte des idoles assyriennes! Qu'on le relâche, – et qu'on lui donne son épée.

SALEMÈNES

Mon Seigneur, mon roi, mon frère, arrêtez, de grâce.

SARDANAPALE

Oui, pour être sermoné, fatigué, assourdi de l'histoire des morts, de Baal, et de tous les mystères radieux de la Chaldée.

BELÈSES

Respectez-les, monarque.

SARDANAPALE

Oh! pour ces derniers, – je les aime; j'aime à les contempler dans le sombre azur des cieux, et à les comparer avec les yeux de ma Mirrha; j'aime à voir leur étincelle se réfléchir dans le mobile argent du grand fleuve, alors que la brise légère de minuit en ride la nappe mobile et soupire à travers les joncs qui bordent ces rivages; mais qu'ils soient des dieux, comme quelques-uns le disent, ou bien les demeures des dieux comme d'autres le prétendent, plutôt que de simples fanaux nocturnes, mondes ou flambeaux de monde, je ne le sais ou m'en inquiète; il y a dans mon incertitude quelque chose de doux que je ne voudrais pas changer pour vos connaissances chaldéennes. D'ailleurs, je sais sur ce point tout ce que la matière peut savoir de ce qui se trouve au-dessus ou au-dessous d'elle, – c'est-à-dire, rien. Je vois leur éclat, je sens leur beauté; – et quand ils éclaireront mon tombeau, j'ignorerai également l'un et l'autre.

BELÈSES

Au lieu de *ni l'un ni l'autre*, sire, dites *mieux* que l'un et l'autre.

SARDANAPALE

J'attendrai, si vous le trouvez bon, pontife, que je reçoive cette connaissance. En attendant, reprenez votre épée; et sachez que je préfère vos services militaires à votre ministère pieux: – sans pourtant aimer l'un ni l'autre.

SALEMÈNES, à part

Ses débauches l'ont rendu fou. Je le sauverai donc en dépit de lui-même.

SARDANAPALE

Satrapes! veuillez m'entendre; toi, surtout, mon prêtre: car je me défie de toi plus que du guerrier, et je m'en défierais entièrement si tu n'étais pas d'ailleurs à demi guerrier. Séparons-nous en paix. – Je ne prononce pas le mot de pardon, – qu'il ne faut accorder qu'aux coupables; non, je ne le dirai pas, bien que votre salut dépende de ce mot, et, chose plus terrible encore, de mes propres craintes. Mais ne redoutez rien: – car je suis indulgent plutôt que craintif; – vous vivrez donc. Si j'étais ce que quelques-uns imaginent, le sang de vos têtes suspectes dégoutterait maintenant du haut des portes de notre palais dans la poussière desséchée, seule portion d'un royaume ambitionné qu'il leur serait réservé de couvrir et de dominer encore. Laissons cela. Comme je l'ai dit, je ne veux pas vous *croire* coupables, ni vous *juger* innocents: car des hommes meilleurs que vous et moi sont prêts à vous rendre justice; et si j'abandonnais votre sort à des juges plus sévères, je pourrais sacrifier, en leur permettant d'approfondir les preuves, deux hommes qui, quels qu'ils soient maintenant, étaient jadis honnêtes. Vous êtes libres.

ARBACES

Sire, cette clémence-

BELÈSES, l'interrompant

Est digne de vous-même; et, malgré notre innocence, nous rendons grâce-

SARDANAPALE

Prêtre! gardez vos actions de grâces pour Bélus: son descendant ne s'en soucie pas.

BELÈSES

Mais, étant innocent-

SARDANAPALE

Silence! – le crime est bavard. Si vous êtes fidèles, on vous a fait injure; et vous devez vous montrer affligés plutôt que reconnaissans.

BELÈSES

Tels serions-nous, si la justice était toujours écoutée par les souveraines puissances de la terre; mais souvent l'innocence doit recevoir comme une pure faveur son absolution.

SARDANAPALE

Cette sentence serait bien placée dans une homélie, mais encore dans toute autre occasion. Garde-la, je te prie, pour plaider la cause de ton souverain devant son peuple.

BELÈSES

J'espère qu'il n'y a pas de cause?

SARDANAPALE

Pas de cause, peut-être, mais beaucoup de causeurs. – Si, dans l'exercice de vos habituelles perquisitions sur la terre, vous rencontrez de ces gens-là, ou si vous lisez leur existence dans quelque mystérieux éclair des astres, vos habituelles chroniques, remarquez, je vous prie, qu'il existe entre le ciel et la terre des êtres plus pervers que celui qui gouverne une immense multitude d'hommes, et n'en fait mourir aucun; et qui, sans se haïr lui-même, aime assez ses semblables pour épargner ceux d'entre eux qui ne l'épargneraient pas, s'ils étaient jamais les maîtres: – mais rien de tout cela n'est prouvé. Satrapes! vous êtes libres de vos personnes et de vos épées: disposez-en comme il vous plaira; – dès cette heure, je n'ai rien à vous reprocher. Salemènes! suivez-moi.

(Sardanapale, Salemènes, la suite, etc., se retirent, laissant Arbaces et Belèses.)

ARBACES

Belèses!

BELÈSES

Eh bien! que vous semble?

ARBACES

Que nous sommes perdus.

BELÈSES

Que le royaume est à nous.

ARBACES

Comment! suspects comme nous le sommes! – le glaive suspendu sur nos têtes par un seul cheveu, et que peut briser, d'un instant à l'autre, la voix impérieuse qui nous a épargnés! En vérité, je ne vous comprends pas.

BELÈSES

Ne cherchez pas à comprendre; mais songeons à profiter du tems. L'heure nous appartient encore, – nos moyens sont les mêmes, – la nuit, celle que nous avons arrêtée: il n'y a rien de changé, si ce n'est que notre ignorance de tout soupçon s'est convertie en une certitude qui ne nous permet plus, sans être taxés de folie, le moindre délai.

ARBACES

Et pourtant-

BELÈSES

Comment! des doutes encore?

ARBACES

Il a épargné nos vies; – bien plus, il les a sauvées des coups de Salemènes.

BELÈSES

Et combien de tems les épargnera-t-il encore? jusqu'au premier moment d'ivresse.

ARBACES

Ou plutôt de sobriété. Cependant, il à agi avec noblesse; il nous a royalement pardonné une trahison bassement méditée-

BELÈSES

Dites courageusement.

ARBACES

L'un et l'autre, peut-être. Mais il m'a touché; et, quoi qu'il arrive, je n'irai pas plus loin.

BELÈSES

Perdre ainsi le monde!

ARBACES

Perdre tout, plutôt que ma propre estime.

BELÈSES

Pour moi, j'ai honte d'être forcé de devoir la vie à un tel roi de quenouille.

ARBACES

Nous ne la lui devons pas moins; et je rougirais bien plus de la ravir à qui nous l'accorda.

BELÈSES

Endure tout ce que tu voudras, les étoiles en ont autrement décidé.

ARBACES

Quand elles descendraient pour me tracer la route qui doit m'élever vers le trône, je ne les suivrais pas.

BELÈSES

Pure faiblesse, – pire que celle d'une femme malade rêvant de la mort, ou veillant au milieu des ténèbres, – Avance, – avance.

ARBACES

J'ai cru, quand il parlait, voir Nemrod lui-même, tel que le présente l'orgueilleuse statue placée au milieu des rois dont il semble le monarque, et formant lui seul le temple dont il ne doit être que l'ornement.

BELÈSES

Je vous disais que vous l'aviez beaucoup trop méprisé, et qu'il y avait encore en lui quelque chose de royal. Quoi donc, il n'en est qu'un plus digne adversaire.

ARBACES

Et nous de plus indignes: – oh! pourquoi nous a-t-il épargnés!

BELÈSES

Fort bien! – tu voudrais qu'il nous eût déjà immolés.

ARBACES

Non; – mais il eût mieux valu mourir ainsi que de vivre pour l'ingratitude.

BELÈSES

Oh! qu'il est des ames vulgaires! Tu n'as pas reculé devant ce que d'autres appellent trahison et lâche perfidie, – et soudain, parce qu'à propos de rien ou de quelque chose, cet impudent débauché s'est montré avec ostentation entre toi et Salemènes, te voilà converti, – faut-il le dire? – en Sardanapale! Je ne sais pas de nom plus ignominieux.

ARBACES

Il n'y a qu'une heure, quiconque m'aurait ainsi nommé n'aurait pas eu long-tems à vivre; – maintenant, je vous pardonne, comme il nous a lui-même pardonné. – Non, Sémiramis elle-même n'eût pas agi comme lui.

BELÈSES

En effet, la reine n'aimait pas les partageans de son royaume, pas même un époux.

ARBACES

Je le servirai fidèlement-

BELÈSES

Et humblement, sans doute?

ARBACES

Non, seigneur, noblement; car je le ferai avec loyauté. Je serai plus proche du trône que vous ne l'êtes du ciel; moins altier peut-être, mais ayant mieux le droit de l'être. Agissez comme vous l'entendrez: – vous avez des lois, des mystères, des interprétations du bien et du mal dont je manque pour m'éclairer; j'en suis réduit à n'écouter que les inspirations d'un cœur sans artifice. A présent, vous me connaissez.

BELÈSES

Avez-vous fini?

ARBACES

Oui, – avec vous.

BELÈSES

Et sans doute, vous songez à me trahir aussi bien qu'à me quitter?

ARBACES

Cette pensée est d'un prêtre, et non pas d'un soldat.

BELÈSES

Comme il vous plaira. – Laissons-là ces vains débats; consentez seulement à m'entendre.

ARBACES

Non: – je vois plus de danger dans votre esprit subtil que dans une armée entière.

BELÈSES

S'il en est ainsi, – j'avancerai seul.

ARBACES

Seul!

BELÈSES

Les trônes ne souffrent pas de partage.

ARBACES

Mais celui-ci est occupé.

BELÈSES

Moins que s'il ne l'était pas, – par un monarque avili. Songez-y, Arbaces: jusqu'à présent, je vous ai soutenu, chéri et encouragé; je consentais même à vous reconnaître pour maître, dans l'espérance de servir et de sauver l'Assyrie. Le ciel lui-même semblait sourire à mes projets: tout répondait à nos vœux, même ce dernier incident, lorsque tout d'un coup votre ardeur s'est convertie en un lâche assoupissement. Mais s'il en est ainsi, et plutôt que de voir mon pays abattu, je serai son libérateur ou la victime de son tyran, ou bien tous les deux: car souvent ils marchent ensemble; et si je réussis, Arbaces devient mon sujet.

ARBACES

Votre sujet!

BELÈSES

Pourquoi pas; mieux vaudra pour vous ce titre que de rester esclave, esclave *gracié* de la Sardanapale.

(Entre Pania.)

PANIA

Seigneurs, j'apporte un ordre du roi.

ARBACES

Il est plus tôt obéi que prononcé.

BELÈSES

Néanmoins, écoutons-le.

PANIA

De suite, et cette nuit même, retournez à vos satrapies respectives de Babylone et de Médie.

BELÈSES

Est-ce avec nos troupes?

PANIA

Mon ordre comprend les satrapes et toute leur suite.

ARBACES

Mais-

BELÈSES

Le roi sera obéi; dites que nous partons.

PANIA

J'ai l'ordre de vous voir partir, et non pas de porter votre réponse.

BELÈSES

Eh bien! nous allons vous suivre.

PANIA

Je vais me retirer pour ordonner la garde d'honneur qui convient à votre rang, et j'attendrai votre signal, pourvu que vous n'outrepassiez pas l'heure.

(Pania sort.)

BELÈSES

Ainsi donc, nous obéissons!

ARBACES

Sans doute.

BELÈSES

Oui, jusqu'aux portes qui ferment le palais, notre prison pour l'avenir; mais non pas plus loin.

ARBACES

Tu as saisi précisément la vérité. Le royaume lui-même et sa vaste étendue entr'ouvrent devant chacun de nos pas des cachots pour toi et pour moi.

BELÈSES

Des tombeaux.

ARBACES

Si je le croyais, cette bonne épée en creuserait un de plus que le mien.

BELÈSES

Elle aurait beaucoup à faire; mais j'espère bien mieux que tu n'augures. Essayons, pour le moment, de sortir d'ici comme nous pourrons. Tu t'accordes à croire avec moi que cet ordre est une sentence de condamnation?

ARBACES

Et quelle autre interprétation pourrait-on lui donner? c'est l'usage ordinaire des rois de l'Orient: pardon et poison; – des faveurs et un glaive; – un lointain voyage, un repos éternel. Combien de satrapes, sous le règne de son père: – car pour lui, je l'avoue, il n'est, ou du moins il n'était pas sanguinaire-

BELÈSES

Mais ne veut-il, ne peut-il à présent le devenir?

ARBACES

Je le crains. Combien de satrapes ai-je vus, au tems de son père, renvoyés dans leurs puissans gouvernemens, et qui trouvèrent des tombes sous leurs pas! Je ne sais pas comment; mais tels étaient les ennuis et la longueur du voyage, qu'ils ne manquaient pas de tomber malades en route.

BELÈSES

Ne songeons qu'à regagner l'air libre de la ville, nous abrègerons le chemin.

ARBACES

Peut-être saura-t-on bien l'abréger à la porte.

BELÈSES

Non; ils risqueraient trop. Ils entendent nous faire mourir isolément, non pas dans le palais ou dans les murs de la ville; nous y sommes trop connus, nous y aurions des partisans: s'ils avaient voulu se défaire ici de nous, nous ne serions déjà plus. Sortons.

ARBACES

Si je pensais qu'il ne voulût pas ma vie-

BELÈSES

Folie! Sortons. Quel serait autrement le projet du despote? Hâtons-nous de rejoindre nos troupes, et de marcher.

ARBACES

Où? vers nos provinces?

BELÈSES

Non; vers votre royaume. Nous avons du tems, du courage, de l'espoir, des forces, et des moyens que ne pourront vaincre leurs demi-mesures. – Partons.

ARBACES

Quoi! au milieu de mon repentir, vais-je retomber dans le crime!

BELÈSES

C'est une vertu de savoir se défendre soi-même: c'est la seule garantie de tous les droits. Partons, dis-je! sortons de ces lieux, l'air y devient épais et redoutable: ces murs exhalent une odeur de renfermé. – Ne leur laissons pas le tems d'un nouveau conseil: notre prompt départ prouvera notre dévouement; il empêchera notre brave escorte, l'honnête Pania, d'être, à quelques lieues de là, l'exécuteur de nouveaux ordres. Il n'y a donc pas d'autre choix. – Partons, dis-je.

**(Il sort avec Arbaces, qui le suit avec
résistance. – Entrent Sardanapale et Salemènes.)**

SARDANAPALE

Eh bien, nous avons remédié à tout, et sans une goutte de sang, le pire des ingrédients des prétendus remèdes; nous voilà préservés par l'exil de ces hommes.

SALEMÈNES

Oui; comme celui qui marche sur des fleurs l'est de la vipère réfugiée sous leurs tiges.

SARDANAPALE

Comment? que voudrais-tu de moi?

SALEMÈNES

Vous voir défaire ce que vous avez fait.

SARDANAPALE

Révoquer mon pardon?

SALEMÈNES

Raffermer la couronne qui chancelle sur vos tempes.

SARDANAPALE

Cela serait tyrannique.

SALEMÈNES

Cela serait prudent.

SARDANAPALE

Mais ne le sommes-nous pas assez; et quel danger peuvent-ils préparer sur les frontières?

SALEMÈNES

Ils n'y sont pas encore; – et si j'en étais cru, ils n'y seraient jamais.

SARDANAPALE

Mais, enfin, je t'ai prêté une oreille impartiale: – pourquoi ne les écouterais-je pas à leur tour?

SALEMÈNES

Vous pourrez le concevoir plus tard; en ce moment, je sors pour disposer la garde.

SARDANAPALE

Mais nous rejoindrez-vous pendant le banquet?

SALEMÈNES

Dispensez-moi, sire; – je ne suis pas un homme de table: je suis prêt à remplir tous les emplois, sauf celui de Bacchante.

SARDANAPALE

Néanmoins, il est bon de se réjouir de tems en tems.

SALEMÈNES

Et bon aussi que quelques-uns veillent pour ceux qui trop souvent se réjouissent. Permettez-vous que je m'éloigne?

SARDANAPALE

Oui: – encore un instant, mon généreux Salemènes, mon frère, mon excellent sujet, prince meilleur que je ne suis roi. Vous devriez être le monarque, et moi, – je ne sais quoi, et je ne m'en soucie; mais ne va pas croire que je sois insensible à ta prudente sollicitude, et aux chagrins rudes, mais affectueux, que te causent mes folies. Si j'épargnai, contre ton avis, l'existence de ces hommes; – ce n'est pas que je crusse tes avis erronés; mais laissons-les respirer; ne les chicanons pas sur leur vie: – donnons-leur le loisir de l'amender. Leur exil me permet de dormir tranquille, et leur mort m'en eût empêché.

SALEMÈNES

Ainsi, pour sauver des traîtres, vous courez le risque de tomber dans l'éternel sommeil: – vous leur évitez un moment d'angoisse, pour des années de crime. Permettez-moi de les forcer à demeurer tranquilles.

SARDANAPALE

Ne me tente pas: ma parole est donnée.

SALEMÈNES

Elle peut être reprise.

SARDANAPALE

C'est celle d'un roi.

SALEMÈNES

Elle devrait donc être vigoureuse. Cette demi-indulgence, qui se contente de l'exil, ne fait qu'ajouter à l'irritation. – Il faut qu'un pardon soit entier, ou qu'il ne soit pas prononcé.

SARDANAPALE

Et qui m'a persuadé, lorsque je m'étais contenté de les éloigner de ma présence, qui m'a pressé de les renvoyer dans leurs satrapies?

SALEMÈNES

En effet, je l'avais oublié: et si jamais ils gagnent leurs provinces, – vous devez, sire, me reprocher encore davantage ce conseil.

SARDANAPALE

Et s'ils ne les gagnent pas, songez-y, – sains et saufs; entendez-vous, sains et saufs, et en toute sécurité, songez à la vôtre.

SALEMÈNES

Permettez-moi de partir; on veillera à leur *salut*.

SARDANAPALE

Pars donc; et, je te prie, pense de ton frère avec plus de faveur.

SALEMÈNES

Sire, je servirai toujours, comme je le dois, mon souverain.

(Salemènes sort.)

SARDANAPALE, seul

Cet homme est d'un caractère trop sévère: il est rude et fier comme le roc, libre de toutes les entraves vulgaires de la terre. Moi, je suis d'une argile plus tendre et mêlée de fleurs. Mais, comme notre enveloppe, les produits doivent différer entre eux. Si je me trompe, c'est sur des points qui affectent bien légèrement ce sens que je ne puis désigner, mais qui m'inspire souvent de la tristesse et quelquefois de la satisfaction; génie qui semble placé sur mon cœur pour régler plutôt que pour rendre plus vifs ses mouvemens, et pour me faire des questions que jamais aucun mortel ne m'a faites, ni Baal lui-même, avec tous ses divins oracles: – lui dont, ici, le marbre n'empêche pas la majestueuse figure de se rider, comme les ombres du soir, et de sembler mobile, au point de me laisser croire que la statue va parler. Éloignons ces vaines pensées: je veux être tout à l'allégresse; – et puis, voici le plus fidèle héraut du plaisir.

(Entre Mirrha.)

MIRRHA

Roi! le ciel se couvre, le tonnerre commence à gronder, les nuages semblent approcher et recéler déjà dans leurs flancs les éclats d'une redoutable tempête. Voulez-vous donc quitter le palais?

SARDANAPALE

La tempête, dis-tu!

MIRRHA

Oui, mon cher seigneur.

SARDANAPALE

Pour ma part, je ne serais pas fâché de rompre la monotonie de la scène, et de contempler les élémens en guerre; mais ce plaisir contrasterait avec les vêtemens de soie et les figures paisibles de nos joyeux amis. Dis-moi, Mirrha, es-tu de ceux qui craignent le grondement des nuages?

MIRRHA

Dans mon pays, nous respectons leurs voix, comme les augures de Jupiter.

SARDANAPALE

Jupiter! – Ah! oui, votre Baal. – Le nôtre a du crédit aussi sur le tonnerre; et, de tems en tems, quelque éclat témoigne sa divinité, et même vient parfois briser ses propres autels.

MIRRHA

Ce serait un sinistre présage.

SARDANAPALE

Oui, – pour les prêtres. Eh bien! cette nuit, nous ne sortirons pas du palais: nous banquetterons à l'intérieur.

MIRRHA

Jupiter en soit donc loué! il a exaucé la prière que tu n'avais pas voulu entendre. Les dieux ont pour toi plus de tendresse que toi-même; et s'ils ont soulevé cette tempête entre toi et tes ennemis, c'est pour te protéger contre eux.

SARDANAPALE

S'il y a du péril, mon enfant, il est, je crois, le même dans ces murs et sur les bords du fleuve.

MIRRHA

Non, non; ces murs sont élevés, forts, et d'ailleurs garnis de gardes. Pour y pénétrer, la trahison doit franchir une foule de détours et de portes massives: mais dans le pavillon, elle ne trouvera aucune défense.

SARDANAPALE

Non, s'il y a trahison; mais ni dans le palais, ni dans la forteresse, ni sur les sommets, séjour des orages, où l'aigle repose au milieu d'impraticables rochers. La flèche sait atteindre le roi des airs: et celui de la terre n'est pas à l'abri du poignard meurtrier. Mais, calme-toi: innocens ou coupables, les hommes que tu crains sont bannis et déjà loin.

MIRRHA

Ils vivent encore?

SARDANAPALE

Quoi, si cruelle aussi!

MIRRHA

Je ne puis frémir de la juste exécution d'un châtiment mérité, sur ceux qui menacent votre vie: s'il en était autrement, je ne mériterais pas de conserver la mienne. D'ailleurs, vous avez le conseil du noble Salemènes.

SARDANAPALE

Ma surprise est extrême: l'indulgence et la sévérité se réunissent contre moi pour me forcer à la vengeance.

MIRRHA

C'est là une de nos vertus en Grèce.

SARDANAPALE

Elle n'en est pas plus royale. – Je ne l'observerai pas; ou si je m'y laisse entraîner, ce sera à l'égard des rois: – de mes égaux.

MIRRHA

Mais ces hommes cherchent à devenir tels.

SARDANAPALE

Mirrha, cela est trop de ton sexe; c'est la peur qui t'inspire.

MIRRHA

Oui, pour vous.

SARDANAPALE

Peu importe: – c'est toujours la peur. J'ai étudié les femmes; une fois soulevées par le ressentiment, elles aspirent, par suite de leur timidité, à la vengeance, avec une persévérance que je ne veux pas prendre pour modèle. Je vous croyais, vous autres Grecques, exemptes de cette faiblesse, aussi bien que de la puérile mollesse des femmes asiatiques.

MIRRHA

Mon seigneur, je n'aime pas à faire parade de mon amour ni de mes qualités; j'eus part à votre splendeur, je partagerai, quoi qu'il arrive, votre destinée. Un jour peut venir où vous trouverez dans une esclave plus de dévouement que dans les innombrables sujets de votre empire. Mais puissent les dieux ne le pas permettre! J'aime mieux être aimée sur la foi de ce que j'éprouve moi-même, que de

vous en donner jamais la preuve au milieu de peines que mes tendres soins pourraient ne pas assez adoucir.

SARDANAPALE

La peine ne saurait pénétrer où existe le parfait amour; ou, si elle se présente, c'est pour le rendre encore plus vif, et s'évanouir loin de ceux qu'elle ne saurait atteindre. Rentrons. – L'heure approche; et il faut nous préparer à recevoir les hôtes qui doivent embellir notre fête.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

(La salle du palais illuminée. – Sardanapale et ses hôtes sont à table. Une tempête au dehors, et de tems en tems le tonnerre.)

SARDANAPALE

Remplis la coupe! Nous sommes ici dans l'ordre: c'est ici mon vrai royaume, entre de beaux yeux et des figures aussi heureuses que belles! Ici, le chagrin ne saurait pénétrer.

ZAMES

Ni partout ailleurs: – où est le roi, brille aussitôt le plaisir.

SARDANAPALE

Cela ne vaut-il pas mieux que les chasses de Nemrod, ou les courses de ma fière grand'-mère à la recherche de royaumes qu'elle n'aurait pu gouverner, si elle en eût fait la conquête?

ALTADA

Quelque grands qu'ils fussent, et comme le fut toute la royale race, nul de ceux qui ont précédemment régné n'a pourtant atteint la gloire de Sardanapale, qui mit toute sa joie dans la paix, la plus solide des gloires.

SARDANAPALE

Et dans le plaisir, cher Altada, vers lequel la gloire n'est qu'un chemin. Que recherchons-nous? le plaisir. Nous devons abrégier la route qui y conduit; nous ne la poursuivons pas à travers les cendres de l'humanité, et nous évitons de signaler par autant de tombeaux chacun de nos pas.

ZAMES

Non; tous les cœurs sont heureux; toutes les voix s'accordent pour bénir le roi de paix, qui tient l'univers en joie.

SARDANAPALE

En es-tu bien sûr? J'ai ouï parler différemment; quelques-uns parlent de traîtres.

ZAMES

Sire, les traîtres sont ceux qui parlent ainsi². Cela est impossible. Dans quel but?

SARDANAPALE

Dans quel but? tu as raison: – Remplis la coupe; nous n'y songerons plus. Il n'y a pas de traîtres: ou s'il en est, ils sont partis.

ALTADA

Amis, faites-moi raison! Vidons tous, à genoux, une coupe à la santé du roi, – du monarque, dis-je, du dieu Sardanapale!

ZAMES et les hôtes s'agenouillent, et s'écrient:

Au roi plus puissant que Baal son père, au dieu Sardanapale! (Le tonnerre interrompt leur toast, quelques-uns se relèvent effrayés.) Pourquoi vous relever, mes amis? Ses ancêtres divins expriment, par cette éclatante voix, leur consentement à nos vœux.

MIRRHA

Dis plutôt leurs menaces. Souffriras-tu, roi, cette ridicule impiété?

SARDANAPALE

Impiété! – Eh bien! si mes aïeux et prédécesseurs sont des dieux, je ne déshonorerai pas leur lignée. Mais levez-vous, mes pieux amis; réservez votre dévotion pour le maître du tonnerre: mes vœux sont d'être aimé, et non pas déifié.

ALTADA

Vous êtes l'un et l'autre; – et vous le serez toujours par vos fidèles sujets.

SARDANAPALE

Le tonnerre semble redoubler: voilà une horrible nuit.

MIRRHA

Oh! oui, pour les dieux qui n'ont pas de palais où puissent être à l'abri leurs adorateurs.

² Ces mots (pourquoi? je l'ignore) me rappellent ceux de la fameuse dernière adresse de 1830, au roi Charles X. «Sire, entre ceux qui méconnaissent une nation si fidèle, si dévouée, si soumise, et nous, que votre majesté prononce.» – La réponse de Zames est, comme on le voit, très-respectueuse.(N. du Tr.)

SARDANAPALE

Il est vrai, Mirrha; et si je pouvais transformer mon royaume en un vaste asile pour les malheureux, je le ferais.

MIRRHA

Tu n'es donc pas dieu, puisque tu ne peux exécuter le grand et noble vœu que tu formes.

SARDANAPALE

Et vos dieux donc, que sont-ils? eux qui le peuvent et ne le font pas?

MIRRHA

Ne parle pas de cela, de crainte de les provoquer.

SARDANAPALE

En effet; ils n'aiment pas mieux que les mortels la censure. Une pensée me frappe, mes amis: s'il n'existait pas de temple, croyez-vous qu'il y eût des adorateurs de l'air? – c'est-à-dire, quand il est triste et furieux comme en ce moment.

MIRRHA

Le Perse prie sur ses montagnes.

SARDANAPALE

Oui, quand brille le soleil.

MIRRHA

Mais moi, je demanderais, si ce palais était renversé et détruit, combien de flatteurs baiseraient la poussière sur laquelle marchait le roi?

ALTADA

La belle Ionienne parle avec trop de dédain d'une nation qu'elle ne connaît pas assez; les Assyriens ne savent de plaisir que celui de leur roi: ils sont fiers de leurs hommages.

SARDANAPALE

Eh bien! mes hôtes, pardonnez la vivacité d'expression de la belle Grecque.

ALTADA

Lui *pardonner*, sire! nous lui devons honneur, comme à tout ce qui vous appartient. Mais quel est ce bruit?

ZAMES

Ce bruit! rien que les éclats de portes lointaines frappées du vent.

ALTADA

Il a retenti comme le cri de-Écoutez encore.

ZAMES

C'est la pluie tombant par torrens sur le toit.

SARDANAPALE

N'en parlons plus. Mirrha, mon amour, as-tu préparé ta lyre? Chante-moi une pièce de Sapho; de celle, tu sais, qui, dans ton pays, se précipita-

**(Entre Pania, l'épée et les vêtements ensanglantés
et en désordre. Les hôtes se lèvent tous effrayés.)**

PANIA, aux gardes

Assurez-vous des portes; courez de toutes vos forces vers les murs. Aux armes! aux armes! le roi est en péril. Monarque, excusez cette hâte: – ma fidélité l'exige.

SARDANAPALE

Explique-toi.

PANIA

Les craintes de Salemènes étaient fondées: les perfides satrapes-

SARDANAPALE

Vous êtes blessé: – qu'on lui présente du vin. Reprenez vos sens, cher Pania.

PANIA

Ce n'est rien: – c'est une légère blessure. Je suis plus accablé de l'empressement que j'ai mis à avertir mon prince, que du sang répandu pour le défendre.

MIRRHA

Eh bien! les rebelles?

PANIA

À peine Arbaces et Belèses eurent-ils atteint leur demeure dans la ville, qu'ils refusèrent de marcher: et quand je voulus user du pouvoir qui m'était délégué, ils invoquèrent leurs troupes, qui se soulevèrent aussitôt en furie.

MIRRHA

Tous?

PANIA

Beaucoup trop.

SARDANAPALE

Ne va pas, en mettant une borne à ta franchise, épargner la vérité à mes oreilles.

PANIA

Ma faible garde était fidèle; – et ce qui en reste le demeure encore.

MIRRHA

Est-ce là tout ce qu'il y a de fidèle dans l'armée?

PANIA

Non: – les Bactriens, conduits par Salemènes, qui, toujours oppressé de violens soupçons sur les gouverneurs de Médie, était alors en marche. Les Bactriens sont nombreux; ils font aux rebelles une résistance opiniâtre, disputent le terrain pas à pas, et forment un cercle autour du palais: c'est là qu'ils songent à réunir toutes leurs forces, et à protéger le roi. (Il hésite.) Je suis chargé de-

MIRRHA

Il n'est pas tems d'hésiter.

PANIA

Le prince Salemènes supplie donc le roi de s'armer lui-même, quoique pour un moment, et de se montrer en soldat: dans cette circonstance, sa seule présence ferait plus que n'en saurait faire une armée.

SARDANAPALE

Alors donc, mes armes!

MIRRHA

Tu le veux bien?

SARDANAPALE

Sans doute. Allons! – mais ne cherchez pas le bouclier; il est trop lourd: – une légère cuirasse et mon épée. Où sont les rebelles?

PANIA

Le plus vif combat se donne maintenant à une stade, à peu près, des murs extérieurs.

SARDANAPALE

Je puis donc monter à cheval. Sféro, faites préparer mon cheval. – Il y a dans nos cours assez d'espace pour faire agir la moitié des cavaliers arabes.

(Sféro sort.)

MIRRHA

Combien je t'aime!

SARDANAPALE

Je n'en ai jamais douté.

MIRRHA

Mais, à présent, je te connais.

SARDANAPALE, à l'un des suivans

Apportez-moi aussi ma lance. – Où est Salemènes?

PANIA

Où doit être un soldat: dans le fort de la mêlée.

SARDANAPALE

Cours vers lui. – La route est-elle libre encore entre le palais et l'armée?

PANIA

Elle l'était quand j'accourus ici, et je n'ai nulle crainte: nos troupes étaient déterminées, et la phalange formée.

SARDANAPALE

Dis-lui, pour le présent, qu'il épargne sa personne, et que, pour moi, je n'épargnerai pas la mienne: – ajoute que j'arrive.

PANIA

Ce mot est à lui seul la victoire.

(Pania sort.)

SARDANAPALE

Altada, – Zames, avancez et armez-vous: tout dépend de la célérité, à la guerre. Voyez à ce que les femmes soient mises en sûreté dans les appartemens secrets: qu'on leur laisse une garde, avec l'ordre exprès de ne quitter leur poste qu'avec leur vie. – Zames, vous la commanderez. Altada, armez-vous, et revenez ici: votre poste est près de notre personne.

**(Zames, Altada et tous les autres sortent, excepté Mirrha. –
Entrent Sféro et autres, avec les armes du roi, etc.)**

SFÉRO

Roi, voici votre armure.

SARDANAPALE, s'en revêtant

Donnez-moi la cuirasse; – bien: mon boudrier; puis mon épée: et le casque, j'oubliais, où est-il? c'est bien. – Non, il est trop lourd: vous vous êtes trompé, aussi, – ce n'est pas lui que je voulais, mais celui que surmonte un diadème.

SFÉRO

Sire, les pierres précieuses qui l'entourent le mettraient trop en vue pour être placé sur votre tête sacrée; – Veuillez me croire, celui-ci, bien que moins riche, est d'une meilleure trempe.

SARDANAPALE

Vous croyez! Êtes-vous aussi devenu rebelle? Apprenez que votre devoir est d'obéir: retournez; – mais, non, – il est trop tard: je sortirai sans lui.

SFÉRO

Au moins, prenez celui-ci.

SARDANAPALE

Prendre le Caucase! mais ce serait une montagne sur mes tempes.

SFÉRO

Sire, le dernier soldat ne s'avance pas aussi exposé au combat. Tout le monde vous reconnaîtra, – car l'orage a cessé, et la lune a reparu dans tout son éclat.

SARDANAPALE

Je sors pour qu'on me reconnaisse, et, par ce moyen, j'y réussirai plus tôt. Allons, – ma lance! me voici armé. (Il s'avance; puis s'arrêtant tout court, à Sféro.) Sféro, j'oubliais; – apportez le miroir³.

SFÉRO

Un miroir, sire?

SARDANAPALE

Oui, le miroir d'acier poli trouvé parmi les dépouilles de l'Inde; – mais hâte-toi. (Sféro sort.)
Mirrha, retire-toi dans un lieu de sûreté. Pourquoi n'as-tu pas déjà suivi les autres femmes?

³ C'est ainsi que, dans les champs illyriens, Othon portait un *miroir*. – Voyez Juvénal.

MIRRHA

Parce que c'est ici ma place.

SARDANAPALE

Mais quand je la quitterai? -

MIRRHA

Je vous suivrai.

SARDANAPALE

Au combat, vous!

MIRRHA

Dans ce cas-là, je ne serais pas la première fille grecque qui s'y fût montrée. Mais j'attendrai ici votre *retour*.

SARDANAPALE

La place est spacieuse: c'est la première qu'on occupera, si nous sommes vaincus; et s'il en arrive ainsi, je ne retournerai pas-

MIRRHA

Nous ne nous en rejoindrons pas moins.

SARDANAPALE

Comment?

MIRRHA

Aux lieux où tous finiront par se rejoindre: – dans les enfers! Nous y réunirons nos ombres, s'il est, comme je le crois; des rives au-delà du Styx; et nos cendres, s'il n'en est pas.

SARDANAPALE

Aurais-tu bien le courage de l'oser?

MIRRHA

J'oserai tout, si ce n'est de survivre à ce que j'aimais, pour devenir la proie d'un rebelle: séparons-nous, et montre toute ta valeur.

(Rentre Sféro, avec le miroir.)

SARDANAPALE, se regardant

Cette cuirasse me va bien, le baudrier mieux encore; mais le casque, pas du tout. (Il jette le casque, après l'avoir essayé de nouveau.) À mon avis, je ne suis pas trop mal dans ce costume; à présent, il s'agit d'en faire l'épreuve. Altada! où est Altada?

SFÉRO

Sire, il attend au dehors: il doit vous présenter votre bouclier.

SARDANAPALE

En effet, j'oubliais qu'il est mon porte-bouclier, par droit de naissance dérivé d'âge en âge. Embrasse-moi, Mirrha; encore une fois, – encore, – et quoi qu'il arrive, aime-moi: ma première gloire serait de me rendre plus digne de ta tendresse.

MIRRHA

Partez, et soyez vainqueur!

(Sardanapale et Sféro sortent.)

MIRRHA

Me voilà seule: tous sont partis, et peut-être un bien petit nombre reviendront. Qu'il triomphe seulement, et que je meure! S'il est vaincu, je n'en mourrai pas moins, car je ne veux pas lui survivre. Il a touché mon cœur, je ne sais comment et pourquoi. Ce n'est pas parce qu'il est roi; son royaume chancelle en ce moment autour de son trône; la terre s'entr'ouvre pour ne lui laisser d'autre place qu'un tombeau: et je l'aime encore davantage. Pardonne, ô puissant Jupiter! à cet amour monstrueux pour un barbare qui méconnaît l'Olympe! Oui, je l'adore maintenant, bien plus encore que-Écoutons: – quels cris de guerre! ils semblent approcher. S'il en était ainsi (elle tire une petite fiole), ce subtil poison de Colchos, que mon père apprit à composer sur les rivages d'Euxin, et qu'il m'enseigna à conserver, pourrait m'affranchir! Et déjà, depuis long-tems, il m'eût affranchie; mais j'aimais, j'aimais au point d'oublier que je fusse esclave, dans les lieux même où tous, à l'exception d'un seul, sont esclaves et fiers de leur servitude, quand, à leur tour, ils voient sous leurs ordres un seul être plus bas et plus méprisable qu'eux. C'est ainsi que nous oublions que des fers portés comme ornement n'en sont pas moins des chaînes. – Encore ce bruit!.. – Et puis, le cliquetis des armes: – et puis-

(Entre Altada.)

ALTADA

Sféro! – Sféro!

MIRRHA

Il n'est pas ici; que lui voulez-vous? où en est le combat?

ALTADA

Douteux et cruel.

MIRRHA

Et le roi?

ALTADA

Il agit en roi. Je cherche Sféro, afin de demander pour lui une nouvelle lance et son casque. Jusqu'à présent, il a combattu la tête nue, et beaucoup trop exposé. Les soldats connaissent ses traits, et malheureusement aussi les ennemis: à la claire lueur de la lune, sa tiare de soie et ses cheveux épars lui donnent une apparence trop royale. Tous les arcs sont dirigés sur ses beaux cheveux, sur sa belle tête, et sur le léger bandeau qui les couronne tous deux.

MIRRHA

Dieux qui tonnez sur la terre de mes pères, protégez-le! Est-ce le roi qui vous a envoyé?

ALTADA

C'est Salemènes qui, sans en avoir instruit le prince, trop peu soucieux du danger, m'a donné confidentiellement cet ordre. Mais le roi, le roi est au combat comme au plaisir! Où peut donc être Sféro? Je vais chercher dans l'arsenal, il doit s'y tenir.

(Altada sort.)

MIRRHA

Non, – il n'y a pas de déshonneur, – il n'en est pas à le chérir. Je voudrais presque, – ce que jamais je n'ai souhaité, qu'il fût Grec. Si Alcide fut blâmé pour avoir porté la robe de la Lydienne Omphale, et pour avoir manié son vil fuseau; celui qui tout-à-coup se montre un Hercule; qui, depuis

sa jeunesse jusqu'à l'âge viril, nourri dans des habitudes efféminées, s'élance du banquet au combat, comme si c'était son lit voluptueux, certes, celui-là mérite d'avoir une fille grecque pour amante, un chantre grec pour poète, une tombe grecque pour monument. Eh bien, seigneur, comment va le combat?

(Entre un officier.)

L'OFFICIER

Perdu, perdu presque sans ressource. Zames! Où est Zames?

MIRRHA

Il commande la garde placée devant l'appartement des femmes.

(L'officier sort.)

MIRRHA, seule

Il est parti; et tout, m'a-t-il dit, est perdu! Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage? Dans ce peu de mots se trouvent abîmés un royaume et un roi, une famille de treize siècles, des milliers de vies, et la fortune de tous ceux qui n'ont pas succombé; et moi aussi, semblable à la bulle légère sortie de la vague qui engouffre tant de victimes, je vais cesser d'exister. Du moins, mon destin est-il entre mes mains: nul insolent vainqueur ne me comptera parmi ses dépouilles.

(Entre Pania.)

PANIA

Mirrha, suivez-moi sans délai; nous n'avons pas un moment à perdre: – c'est tout ce qui nous reste.

MIRRHA

Et le roi?

PANIA

Il m'a envoyé ici pour vous conduire au-delà du fleuve, par un passage secret.

MIRRHA

Ainsi donc, il vit-

PANIA

Et m'a chargé d'assurer votre vie, et de vous conjurer de vivre pour lui, jusqu'à ce qu'il pût vous rejoindre.

MIRRHA

Songerait-il à quitter le combat?

PANIA

Non, jusqu'à la dernière extrémité. Encore à présent, il n'écoute que les inspirations du désespoir; et, pied à pied, il dispute le palais lui-même.

MIRRHA

Ils y sont donc! – oui, leurs cris retentissent au travers des vieilles salles que n'avaient jamais profanées des échos rebelles, jusqu'à cette nuit fatale. Adieu, race d'Assyrie! adieu à toutes celles de Nemrod! tout, jusqu'à son nom, est à présent disparu.

PANIA

Suivez-moi, sortons!

MIRRHA

Non; je veux mourir ici! – Fuyez, et dites à votre roi que jusqu'à la fin je l'ai aimé.

**(Entrent Sardanapale et Salemènes, avec soldats.
Pania quitte Mirrha et entre dans leurs rangs.)**

SARDANAPALE

Puisqu'il en est ainsi, nous mourrons où nous sommes nés: – dans nos appartemens. Serrez vos rangs, – demeurez fermes. J'ai dépêché un satrape fidèle vers Zames, dont la garde est fraîche et dévouée: ils ne tarderont pas. Tout n'est pas désespéré! Pania, veille sur Mirrha.

(Pania revient près de Mirrha.)

SALEMÈNES

Nous avons le tems de respirer: encore un effort, mes amis, – un effort pour Assyrie!

SARDANAPALE

Dis plutôt pour Bactriane! Mes fidèles Bactriens, je veux désormais être roi de votre pays, et nous tiendrons ensemble ce royaume en province.

SALEMÈNES

Écoutez! ils viennent, – ils viennent.

(Entrent Belèses et Arbaces à la tête des rebelles.)

ARBACES

Avançons! nous les avons pris dans le piège. À la charge! à la charge!

BELÈSES

En avant! – Le ciel combat pour nous et avec nous: – sus!

(Ils chargent le roi, Salemènes et leurs troupes, qui se défendent jusqu'à l'arrivée de Zames, avec les gardes ci-dessus mentionnées. Les rebelles sont alors repoussés et poursuivis par Salemènes, etc. Comme le roi va rejoindre les poursuivans, Belèses l'arrête.)

BELÈSES

À moi, le tyran. – Je vais terminer cette guerre.

SARDANAPALE

Et moi aussi, belliqueux prêtre, sublime prophète, sujet reconnaissant et fidèle: – cède, je t'en prie. Je te réserverai pour un jugement en forme, au lieu de plonger mes mains dans ton sang sacré.

BELÈSES

Ton heure est venue.

SARDANAPALE

Non, c'est la tienne. – Dernièrement, quoique je ne sois qu'un jeune astrologue, j'ai lu dans les astres; et parmi les lumières du zodiaque, j'ai trouvé ton destin dans le signe du Scorpion, qui proclame que tu vas être terrassé.

BELÈSES

Ce ne sera pas par toi.

(Ils combattent; Belèses est blessé et désarmé.)

SARDANAPALE, levant son épée pour le tuer

Invoque maintenant les planètes. Descendront-elles du ciel pour sauver leur crédit et leur interprète?

(Un parti de rebelles entre et délivre Belèses. Ils attaquent le roi, qui, à son tour, est délivré par un parti de ses soldats: les rebelles sont mis en fuite.)

SARDANAPALE

Après tout, le vilain avait prophétisé juste. Allons! – sur eux: – la victoire est à nous.

(Il sort à leur poursuite.)

MIRRHA, à Pania

Suis-le donc! Pourquoi demeures-tu ici, et souffres-tu que tes compagnons marchent sans toi à la victoire?

PANIA

Le roi m'a ordonné de ne pas vous quitter.

MIRRHA

Moi! ne songe pas à moi: un simple soldat de plus peut offrir un secours décisif. Je ne demande pas, je n'ai pas besoin de garde. Et qui peut, quand il s'agit du destin du monde, songer à veiller sur une femme! Disparais, te dis-je, ou tu perds l'honneur! Tu ne m'écoutes pas; eh bien, moi, femme timide, je vais m'élancer au milieu de leur furieuse lutte, et je t'ordonne de me garder, là-où tu pourras en même tems protéger ton souverain.

(Mirrha sort.)

PANIA

Arrêtez, madame! Elle est partie. S'il lui arrivait quelque malheur, j'aurais mieux fait de perdre ma vie. Sardanapale tient bien plus à elle qu'à son royaume, et pourtant il dispute en ce moment l'un et l'autre. Faut-il donc moins faire que lui, qui n'a jamais, jusqu'à présent, tiré un cimeterre? Revenez, Mirrha, je vous obéis, quoiqu'en désobéissant au monarque.

(Pania sort. Altada et Sféro entrent par une porte opposée.)

ALTADA

Mirrha! Eh quoi, partie! Pourtant elle était ici quand s'est engagé le combat, et Pania avec elle, leur serait-il arrivé quelque chose?

SFÉRO

Je les vis en sûreté à l'instant où les révoltés prirent la fuite; et s'ils se sont éloignés, ce n'est sans doute que pour regagner le harem.

ALTADA

Si, comme tout semble l'annoncer, le roi reste vainqueur, et qu'il ait perdu sa chère Ionienne, nous sommes destinés à un sort pire que celui des révoltés captifs.

SFÉRO

Il faut que nous les suivions; elle ne peut être fort éloignée: et si nous la retrouvons, c'est une plus riche proie à présenter à notre souverain que celle d'un royaume reconquis.

ALTADA

Non, Baal lui-même ne fit jamais, pour s'emparer de ces contrées, de plus hardis efforts que son soyeux fils pour les conserver: il a déjoué toutes les prévisions de ses ennemis et de ses amis; il s'est montré tel que ces brûlantes et lourdes journées d'été, avant-courrières de soirées orageuses, alors qu'éclate tout d'un coup la foudre, au point d'ébranler les airs et de transformer la terre en nouveau déluge. L'homme est inexplicable.

SFÉRO

Pas plus celui-ci que les autres: tous sont les enfans de l'occasion. Mais, sortons: – allons à la recherche de l'esclave, ou préparons-nous à expier dans les tortures sa folle passion, et à subir, innocens, le supplice des criminels.

(Ils sortent. – Entrent Salemènes, soldats, etc.)

SALEMÈNES

Le triomphe est beau: ils sont repoussés loin du palais; et nous avons ouvert un facile accès aux troupes stationnées de l'autre côté de l'Euphrate, qui peut-être demeurent encore fidèles. Et puis elles doivent l'être, grâce à la nouvelle de notre victoire; mais le chef des vainqueurs, le roi, où est-il?

(Entre Sardanapale avec les siens, etc., et Mirrha.)

SARDANAPALE

Me voici, mon frère.

SALEMÈNES

Sain et sauf, je l'espère.

SARDANAPALE

Non, pas tout-à-fait; mais passons: nous avons nettoyé le palais-

SALEMÈNES

Et la ville, je l'espère. Notre nombre s'accroît; et j'ai donné ordre à une nuée de Parthes réservés jusqu'à présent, tous impatiens et dispos, de les poursuivre dans leur retraite, qui bientôt sera une fuite.

SARDANAPALE

Elle est déjà telle, du moins ils marchent plus rapidement que je ne pouvais les suivre, moi et mes Bactriens, qui cependant n'y mettaient pas de lenteur. Mais je suis fatigué: donnez-moi un siège.

SALEMÈNES

Dans cette place est précisément le trône, sire.

SARDANAPALE

Ce n'est pas un point de repos, pour l'esprit ni pour le corps: qu'on me procure une couche, un bloc de paysan, peu importe. (On lui présente un siège.) Bien: – maintenant, je respire plus librement.

SALEMÈNES

Ce grand jour est devenu le plus beau et le plus glorieux de votre vie.

SARDANAPALE

Ajoutez: et le plus fatigant. Où est mon échanton? qu'on m'apporte un peu d'eau.

SALEMÈNES, souriant

C'est la première fois qu'il reçoit un pareil ordre: et moi-même, le plus austère de vos conseillers, je vous proposerais volontiers, en ce moment, une boisson plus vermeille.

SARDANAPALE

Du sang, n'est-ce pas? mais il en est assez de répandu. Et quant au vin, j'ai appris, dans cette dernière circonstance, le prix d'une liqueur plus naturelle. Trois fois j'ai bu de l'eau, et trois fois j'ai renouvelé, avec une ardeur plus grande que ne m'en donna jamais le jus de la treille, ma poursuite sur les rebelles. Où est le soldat qui me présenta de l'eau dans son casque?

L'UN DES GARDES

Tué, sire! Une flèche l'atteignit au front, tandis qu'après avoir égoutté son casque, il se disposait à le replacer sur sa tête.

SARDANAPALE

Il est mort! sans récompense! et tué pour avoir satisfait ma soif: cela est pénible. Le pauvre esclave! s'il vivait seulement, je le gorgerais d'or; car tout l'or de la terre n'aurait pu payer le plaisir que me fit cette eau; j'étais desséché, comme en ce moment. (On lui apporte de l'eau: – il boit.) Je renais donc. – À l'avenir, le gobelet sera réservé aux heures de l'amour: à la guerre, je veux de l'eau.

SALEMÈNES

Et quel est, sire, ce bandage autour de votre bras?

SARDANAPALE

Une égratignure du brave Belèses.

MIRRHA

Ô ciel! il est blessé!

SARDANAPALE

C'est peu de chose que cela; cependant, maintenant que je suis refroidi, j'éprouve une sensation légèrement douloureuse.

MIRRHA

Vous l'avez couverte avec-

SARDANAPALE

Avec le bandeau de ma couronne: c'est la première fois que cet ornement, jusqu'alors une charge, m'a offert quelque utilité.

MIRRHA, aux serviteurs

Avertissez promptement un médecin des plus habiles. Et vous, seigneur, rentrez, je vous prie: je découvrirai votre blessure; et je l'examinerai.

SARDANAPALE

J'y consens: car, en ce moment, le sang me tourmente légèrement. Te connais-tu donc en blessures, Mirrha? – À quoi bon le demander? Mon frère, savez-vous où j'ai découvert cette aimable enfant?

SALEMÈNES

Sans doute la tête cachée au milieu d'autres femmes, comme des gazelles effrayées.

SARDANAPALE

Non: mais comme l'épouse du jeune lion animée d'une rage féminine (et féminine signifie furieuse, attendu que, dans leur excès, toutes les passions sont féminines) contre le chasseur qui s'enfuit avec sa famille. De la voix et du geste, de sa flottante chevelure et de ses yeux étincelans, elle pressait la fuite des guerriers ennemis!

SALEMÈNES

En vérité!

SARDANAPALE

Vous le voyez, je ne suis pas le seul guerrier que cette nuit ait enfanté. Mes yeux s'arrêtaient sur elle et sur ses joues enflammées; ses grands yeux noirs, dont le feu jaillissait à travers les longs cheveux dont elle était couverte; ses veines bleues soulevées le long de son front transparent; ses sourcils dont l'arc était légèrement dérangé; ses charmantes narines, gonflées par un souffle brûlant; sa voix traversant l'effroyable tumulte, ainsi qu'un luth perce le son retentissant des cimbales; ses bras étendus, et qui devaient plutôt leur éclat à leur naturelle blancheur qu'au fer dont sa main était armée, et qu'elle avait arraché aux doigts d'un soldat expirant: tout cela la faisait prendre, par les soldats, pour une prophétesse de victoire, ou pour la victoire elle-même venant saluer ses favoris.

SALEMÈNES, à part

En voilà trop: l'amour reprend sur lui son premier empire, et tout est perdu si nous ne donnons le change à ses pensées. (Haut.) Mais, sire, de grâce, songez à votre blessure: – vous disiez qu'elle vous faisait souffrir.

SARDANAPALE

En effet; – mais il n'y faut pas penser.

SALEMÈNES

Je me suis occupé de tout ce qui pouvait être nécessaire; je vais voir comment on se dispose à exécuter mes ordres, puis je reviendrai connaître vos intentions.

SARDANAPALE

Fort bien.

SALEMÈNES, en se retirant

Mirrha!

MIRRHA

Prince.

SALEMÈNES

Vous avez montré cette nuit une ame qui, si le roi n'était pas l'époux de ma sœur; – mais je n'ai pas de tems à perdre: tu aimes le roi?

MIRRHA

J'aime Sardanapale.

SALEMÈNES

Mais, désires-tu aimer en lui un roi?

MIRRHA

Je ne prétends rien aimer en lui d'inférieur à lui-même.

SALEMÈNES

Eh bien donc, pour qu'il conserve sa couronne et vous autres, et tout ce qu'il peut et tout ce qu'il doit être, pour lui conserver la *vie*, ne le laissez pas abattre au milieu de lâches voluptés. Vous avez sur son esprit plus d'empire que n'en ont, dans ces murs, la sagesse; au dehors, la révolte furieuse: songez bien à l'empêcher de retomber.

MIRRHA

La voix de Salemènes était inutile pour m'engager à cette conduite: je n'y manquerai pas. Tout ce que peut la faiblesse d'une femme-

SALEMÈNES

Sur un cœur comme le sien, c'est l'autorité toute-puissante: exercez-la avec sagesse.

(Salemènes sort.)

SARDANAPALE

Eh quoi! Mirrha, quelles étaient ces confidences avec mon frère? Je vais devenir jaloux.

MIRRHA, souriant

Vous en avez sujet, sire; sur la terre, il n'est pas d'homme plus digne de l'amour d'une femme: – le dévouement d'un soldat! – le respect d'un sujet! – la confiance d'un roi! – l'admiration de tout le monde!

SARDANAPALE

Oh! je te prie, moins de chaleur. Je ne puis voir ces lèvres charmantes rehausser avec éloquence une gloire qui me rejette dans l'ombre; quoi qu'il en soit, vous avez dit vrai.

MIRRHA

Maintenant, retirons-nous pour examiner votre blessure. Je vous prie, appuyez-vous sur moi.

SARDANAPALE

Oui, chère Mirrha; mais ce n'est pas à la douleur que je cède.

(Ils sortent tous.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

**SARDANAPALE endormi sur une couche, et agité
comme de rêves pénibles: près de lui, MIRRHA**

MIRRHA, les yeux attachés sur lui

J'ai voulu, à la dérobée, le voir reposer, – si l'on peut nommer repos un sommeil aussi convulsif. L'éveillerai-je? non; il paraît se calmer. Oh! dieu de la paix! toi qui règues sur les paupières fermées, sur les songes agréables, et même sur les léthargies assez profondes pour être encore inexpliquées, apparais ici tel que la mort, ta sœur, – aussi calme, – aussi immobile qu'elle: – car alors tu nous offres l'image du bonheur, comme peut-être nous en avons la réalité dans le royaume silencieux et redouté de ton insensible sœur. Il s'agite encore; – l'empreinte de la peine se répand sur ses traits, semblable à l'ouragan qui, tout d'un coup, vient bouleverser le lac si calme l'instant d'auparavant, à l'ombre de la montagne; ou tel encore que le vent, lorsqu'il roule les feuilles d'automne encore suspendues, pâles et tremblantes, à leurs chers rameaux. Il faut le réveiller; – non, pas encore: qui sait à quoi je l'arracherais? à la peine, sans doute. Mais si je le livre, en le réveillant, à une peine plus vive? La fièvre de cette nuit orageuse, la douleur de sa blessure, toute légère qu'elle est, peuvent justifier mes craintes, et me rendre plus malheureuse de le voir que lui de souffrir. Non: que la nature suive sa marche naturelle; – je veux la seconder, et non lui porter entrave.

SARDANAPALE, s'éveillant

Non, non: – quand vous multiplieriez les astres, quand vous m'en donneriez l'empire à partager avec vous! je ne voudrais pas à ce prix du trône de l'éternité. – Va-t'en, – fuis, – vieux chasseur des premières brutes! et vous aussi qui couriez à la chasse de vos semblables comme à celle des brutes; disparaissez, mortels sanguinaires, aujourd'hui plus sanguinaires idoles, si vos prêtres ne sont pas menteurs! Fuis! fuis! ombre de mon impitoyable aïeule qui, là, t'enivres de sang, et foules aux pieds le cadavre de l'Inde. – Mais, où suis-je? où sont les fantômes? où? – non, – il n'y a pas de prestiges: je les reconnâtrai au milieu de tous les morts dont les épaisses phalanges s'élèvent chaque nuit des noirs abîmes pour épouvanter les vivans. Mirrha!

MIRRHA

Hélas! vous êtes pâle; l'eau inonde votre front, comme la rosée de la nuit. Mon ami, calmez-vous. Vos paroles semblent d'un autre monde, et vous êtes aimé dans celui-ci. Reprenez votre sérénité: tout ira bien.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.